

10

ΔΙΕΘΝΗΣ ΕΦΗΜΕΡΙΣ ΤΗΣ ΝΟΜΙΣΜΑΤ. ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑΣ

JOURNAL INTERNATIONAL
D'ARCHÉOLOGIE
NUMISMATIQUE

DIRIGÉ ET PUBLIÉ

PAR

J. N. SVORONOS

Directeur du Musée National Numismatique

TOME DIX SEPTIÈME

Première trimestre

1915



ATHÈNES

CHEZ L'ÉDITEUR M^r J. N. SVORONOS
ET CHEZ MM. ELEFTHEROUDAKIS & BARTH

1915

EXPLICATION DES TRÉSORS DE LA TOMBE ROYALE DE SOLOKHA

I. LES TRÉSORS

(Planches I - IV)

Tout le monde savant connaît les trésors archéologiques que les archéologues russes ont découverts en fouillant les tombes de Dnieper (Borysthène) dans le vaste steppe du midi de la Russie. A ces trésors, qui ornent à présent le Musée de l'Ermitage Impérial à Petrograd, vient s'ajouter le splendide trésor du tumulus colossal qui, depuis 1912, est l'objet des recherches du professeur N. J. Wesselowsky.

Ce tumulus, connu sous le nom de *Solokha* ou *Solotha*, est situé dans un immense steppe, à environ 25 kilom. au midi de la ville de Nikopolis et à 15 kilom. du grand village de Bolchaia Znamienka (district de Mélitopolis, gouvernement de Tauride), c'est-à-dire précisément dans le pays des Gerroi (ἐν Γέροισιν), les plus éloignés des *Scythes Royaux* (Βασιλῆϊοι) d'Hérodote. On sait qu'Hérodote (IV, 71 et s.) a fait une admirable et exacte description des funérailles des rois scythes dans ce pays plutonien ἐν Γέροισιν, à l'extrémité nord de la Scythie royale. Les Scythes, en effet, parcouraient chaque province du royaume en portant en grande pompe les dépouilles mortelles du roi. Ils les déposaient ensuite dans une fosse où ils ensevelissaient également « une des concubines du royal défunt qu'on étranglait préalablement, son échanson, son cuisinier, son écuyer, son aide de camp ou ministre, un de ses serviteurs, des chevaux, des coupes d'or. Cela fait, ils remplissent la fosse de terre, et travaillaient tous, rivalisant d'ardeur pour élever, sur le lieu de sa sépulture, un tertre très haut »¹.

¹ Hérod. IV, 71: ἐν δὲ τῇ λοιπῇ εὐρυχωρίῃ τῆς θήκης τῶν παλλακῶν τε μίαν ἀποπνίξαντες θάπτουσι καὶ τὸν οἰνοχόον καὶ μάγειρον καὶ ἵπποκόμον καὶ διήζονον καὶ ἀγγελιοφόρον καὶ ἵππου καὶ τῶν ἄλλων ἀπάντων ἀπαρχάς καὶ φιάλας χρυσέας: [ἀργύρω δὲ οὐδὲν οὐδὲ χαλκῷ χρέονται]: ταῦτα δὲ ποιήσαντες χοῦσι πάντες χώμα μέγα, ἀμιλλεόμενοι καὶ προθυμειόμενοι ὡς μέγιστον ποιῆσαι.

Cette description d'Hérodote est confirmée dans tous ses détails par les fouilles et les travaux faits dans cet énorme tumulus de Solokha: «On apercevait de bien loin cette montagne de terre en forme de cône (fig. 1), ayant 18 mètres de hauteur et entourée d'une pléiade de tumuli de belle taille, mais insignifiants en comparaison du *kourgane* central. A l'horizon pas un arbre, pas un ruisseau,—rien que le steppe dans toute son immensité»¹.

M. le comte A. A. Bobrinskoy² et M. M. les Professeurs Wesselowsky³, Rostowzew⁴, et V. B. Pharmakowsky⁵ ont écrit successivement sur les

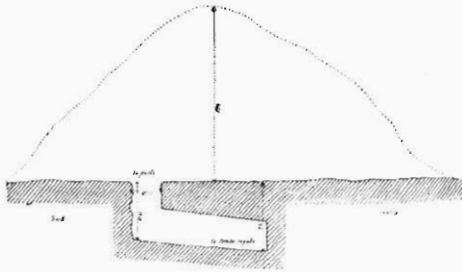


Fig. 1.

fouilles et sur le splendide mobilier funéraire trouvé dans cette tombe des rois scythes. Mais c'est surtout grâce à un fort important article de M^{me} Sophie Polovtsoff⁶, jeune archéologue russe, que nous connaissons clairement les détails exacts de ces fouilles et les illustrations des trésors qu'elles amenèrent à la lumière.

Cette distinguée et charmante confrère m'a fait l'honneur de venir me visiter à Athènes — peu de jours avant qu'éclate, hélas! la guerre affreuse et extrêmement barbare, qui ruine en ce moment le monde civilisé tout entier — pour me demander mon opinion sur les représentations énigmatiques des plus beaux de ces remarquables échantillon d'orfèvrerie grecque classique. Elle me donna ainsi l'occasion

¹ Sophie Polovtsoff, *l. c.* plus bas (note 6).

² *Novoïé Vrémia* 1913, 19 juillet (=1^{er} Août) N^o 13416; *Illustrated London News* 1914, 3 Janvier et 14 Février; *Bulletin de la Commission Imp. archéologique*. Annexe au vol. 50 p. 146 et s.

³ *Novoïé Vrémia* 1913, 19 Octobre (=1^{er} Novembre) N^o 13508 et 30 Novembre (=13 Décembre N^o 13550); *Bulletin de la Commission Imp. archéologique*. Annexe au vol. 52, p. 192 etc.; *Starye Gody* 1914, Mars p. 28.

⁴ Dans les *Rapports mensuels russes* 1914 N^o 4; dans les *Mélanges Montelius* (Stockholm 1913) et dans le *Bulletin de la Commission Imp. russe* 49^e livraison p. 96.

⁵ *Arch. Anzeiger* 1913 p. 218. Pendant l'impression de mon article, j'ai lu le nouvel et richement illustré second article de M. B. Pharmakowsky, dans le même *Arch. Anzeiger* 1914 p. 260-290, mais je n'ai pu en profiter que dans mes notes.

⁶ *Une tombe de Roi Scythe (tumulus de Solokha, Russie méridionale)*: *Revue archéologique* 1914 I, p. 164-190 pl. I-XI. La même avait déjà écrit un premier rapport dans l'*Hermès Russe* de 1914, N^o 6-8.

d'étudier les trésors en question et d'écrire le présent travail où je tâche de trouver une solution radicale aux plus grands problèmes que soulève cette splendide découverte.

J'exposerai d'abord dans quelques pages, *copiées* presque entièrement mot à mot dans le texte de M^{me} Polovtsoff, les résultats de ces fouilles.

La première campagne archéologique aboutit à la découverte d'une tombe violée dans l'antiquité: elle était située au centre du tumulus, à une profondeur d'environ 24 mètres du sommet actuel, à 5^m,66 au dessous du niveau du steppe. Ce caveau était partagé en deux chambres (5^m,51 sur 4^m,32 et 7^m,44 sur 3^m,95) par un mur de terre, allant de l'est à l'ouest. Du squelette, posé dans la première de ces chambres, il n'était resté que quelques os disséminés; mais la découverte d'une aiguille en or et d'une phiale en argent avait fait croire à Madame Polovtsoff que c'était une sépulture de femme. Le professeur Wesselowsky a recueilli en outre plusieurs plaquettes en or, qui ornaient jadis «la robe de la morte» en forme d'aigles, de sphinx, de têtes d'hommes et de croix, quelques pointes de flèches en bronze et une jolie cuiller en bronze également, dont le manche se terminait par une tête de cygne et qui était suspendue à l'orifice d'une amphore, posée au milieu de la chambre funéraire.

Dans l'autre chambre restaient encore un beau vase en bronze doré, un grand chaudron à pied massif également en bronze et contenant une coupe en bois et les os d'un agneau, trois amphores en argile rouge et un grand réchaud carré en bronze sur quatre pieds à roulettes. De plus, on y a trouvé une espèce de tabouret ou de caisse en bois, munie de crampons de fer et un vase en vermeil ressemblant par sa forme aux coupes grecques de Mégare.

Sur le parcours du *dromos* de cette tombe on découvrit une autre tombe divisée de même en deux et de dimensions beaucoup moins grandes, à un niveau moins profond que la première. Le fond en était pavé de briques crues, le haut avait été recouvert de bois. On a trouvé là les squelettes de deux chevaux—un dans chaque compartiment—couchés sur le ventre, les têtes recouvertes d'ornements en forme de grands poissons (longueur de 0,38) en or repoussé et appliqués à des matrices de bois (Polovtsoff l. c. fig. 3-4). Ces grands poissons étaient

parsemés d'aigles et de petits poissons, travaillés également au repoussé; leurs queues se terminaient par des aigles, aux têtes tournées dans les directions opposées (exactement comme sur les monnaies frappées au V^e siècle par la ville d'Aphrodisias ou Mallos de Cilicie¹, lesquelles semblent avoir servi de prototype à l'artiste indigène qui exécuta ces ornements). Ces plaques pendaient sur les fronts des chevaux, la tête du poisson remontant jusqu'à quelques millimètres au-dessus du crâne et la queue descendant jusqu'aux naseaux. Dans cette même tombe on a encore trouvé de nombreux ornements de courroies en bronze, des mors en forme de S, etc.

Les fouilles entreprises depuis le mois de Juin 1913 au pied du versant sud-est de *Solokha* amenèrent la découverte d'une large tombe royale creusée dans le terrain primitif sous le tumulus (Polovtsoff

fig. 2=ici fig. 1) et restée intacte!

Elle est composée (Polovtsoff, fig. 1=ici fig. 2) d'un large puits d'approche (de 5^m,33 de profondeur sur 2^m,90 de largeur et 4^m,87 de longueur) creusé dans le terrain primitif; sur sa paroi orientale, sept gradins se sont conservés. Au fond de ce puits, une galerie latérale s'enfonçait du midi au nord sous le tumulus; elle a 2^m,85 de largeur et 10^m,65 de longueur. La partie se-

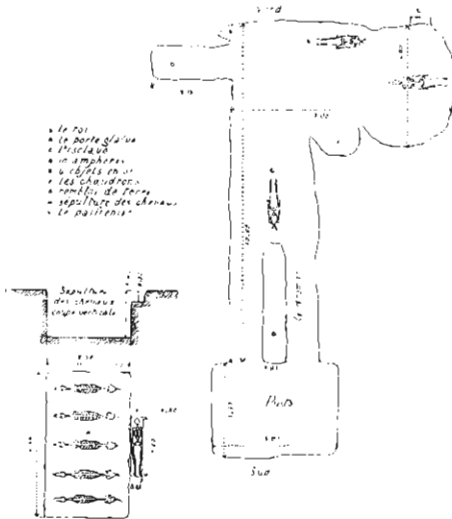


Fig. 2.

ptentrionale de ce *dromos*, à une profondeur de 7 mètres au-dessous du niveau du steppe, s'élargit vers l'est et forme une grande chambre mortuaire aux contours irréguliers, d'à peu près 7 m. sur 4 m. Dans la galerie on a trouvé le squelette (C) d'un jeune esclave, le *διάκονος* du roi (Hérodote l. c.), la tête tournée vers le midi et la chambre du roi. Plusieurs pointes de flèches en bronze et quelques dés étaient épars autour de lui. Dans la grande chambre mortuaire, non loin de

¹ Svoronos; *Zeit f. Numism.* XVI pl. X, 1-5. — *Head. Hist. Num.* 2, p. 717.

sa paroi septentrionale, était couché le squelette (B) du porte-glaive, la tête tournée vers le dromos de la tombe; une épée en fer gisait à sa gauche. C'est l'ὑπασπιστῆς ou ἀγγελιοφόρος du roi (Hérodote l. c.). Enfin dans la partie orientale au fond du caveau, reposait le squelette (A) royal, entouré de ses armes et de ses bijoux. Il était étendu sur le dos, tourné vers le fond de la chambre, pendant que le porte-glaive et le διάκονος le gardaient et se tenaient prêts à répondre à son appel pour le servir. Ses chevaux et son écuyer se trouvaient dans une seconde tombe tout à côté de lui (voyez plus loin).

A son cou était passé un énorme collier ovale en or soufflé, ayant la forme d'une torsade de cordons unis et granulés, qui se termine par deux belles têtes de lions en relief dont les cous sont ornés de palmettes et fleurs de lotus à interstices émaillés en bleu, rouge et vert; les yeux sont également d'un émail qui n'a rien perdu de son éclat. Ce collier est d'un travail grec (attique) du IV^e siècle av. J. C. et pèse 510 gram. (Polovtsoff, l. c. fig. 5) ¹.

Sur les os des bras, il y avait cinq bracelets en or massif (Polovtsoff, l. c., fig. 6). L'étoffe de la robe royale a complètement disparu; mais les plaquettes en or qui y étaient cousues se sont très bien conservées, (plus de 300 pièces, travaillées au repoussé avec différentes représentations de thèmes et de travail locaux: Polovtsoff, l. c., fig. 7-8) ².

Autour du roi on avait soigneusement disposé, à la place qu'il fallait, un couteau en fer avec un manche en os, des ossements d'agneau, quelques pointes de flèches en bronze, une épée en fer, une cotte de mailles en fer, une paire de cnémides en bronze, un objet en bois, une coupe en bois dont le bord était orné d'appliques en or représentant au repoussé un cerf et six poissons, tous d'un travail local (Polovtsoff, fig. 9) ³. A gauche de la tête du roi, on avait placé un beau collier, (ou plutôt un diadème), formé d'une quantité de petits tubes en or, avec 66 pendentifs également en or (Polovtsoff, l. c. fig. 7 au centre) ⁴.

A la hauteur de l'épaule droite du mort, on avait posé son casque en

¹ *Arch. Anzeiger*, 1914, p. 262, fig. 84.

² *Arch. Anzeiger*, 1914, p. 262 fig. 85, où Pharmakovsky émet la juste supposition que ces plaquettes ornaient le pantalon du roi.

³ *Arch. Anzeiger*, 1914, p. 262 fig. 86.

⁴ *Arch. Anzeiger*, l. c., p. 262, fig. 97.

bronze ¹, où se sont conservés, au fond, les restes de la doublure de soie.

Près du bras droit du roi on a trouvé deux lances en fer de dimensions extraordinaires et une masse d'armes en bronze, taillée à facettes et fixée à un manche en bois, dont la partie inférieure était recouverte de cuivre. On croit, avec raison, que cet objet servait d'insigne de commandement ². A la hauteur de la jambe droite, on a trouvé, très mal conservé, un *goryte* (fourreau de l'arc et des flèches) en cuir de dimensions considérables et contenant quelques pointes de flèches.

Près de la hanche gauche du roi, il y avait deux glaives en fer dont l'un, posé tout près du mort, avait une poignée en or ³; son fourreau, en or également, était à côté de la lame. C'est une feuille d'or travaillée au repoussé, avec représentations de lions dévorant une tête de cerf; d'un animal poursuivi par un autre; d'un masque de lion; de rosaces etc. Ce fourreau est une superbe pièce d'orfèvrerie, mais d'un travail local (Polovtsoff, l. c. fig. 13) ⁴.

Au-dessus, mais à une certaine distance de l'épaule droite du roi, était posé un de plus beaux objets de ce fastueux mobilier funéraire, objet qui n'a de pareil ni dans la collection de l'Ermitage Imperial, ni dans aucun autre Musée. C'est un peigne en or massif, dont la représentation énigmatique (nous allons en parler en détail plus loin) m'a fourni l'occasion de publier ce présent article (Polovtsoff, l. c. planche I - II = notre planche I) ⁵.

Non loin de cette même épaule droite du mort, on a trouvé une soucoupe en argile ⁶ et sept vases en argent, dont le plus important, une grande coupe à deux anses et avec des figures en relief ciselées et dorées, (Polovtsoff, fig. 12 et pl. III - VIII = nos planches II - III B) ⁷, paraît de la même main attique que l'admirable peigne d'or déjà mentionné.

Nous parlerons plus loin en détail de ces figures à la suite de celles du peigne.

¹ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 272, fig. 95.

² *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 273, fig. 96, où l'objet est nommé, avec raison, sceptre.

³ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 273, fig. 99.

⁴ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 274, fig. 98.

⁵ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 263 - 266, fig. 87 - 88.

⁶ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 267, fig. 88.

⁷ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 270, fig. 90 - 91.

Des six autres vases, l'un (Polovtsoff, fig. 11)¹, en forme de ληκύθιον de palestine, a sa panse décorée de deux paires desphinx travaillés (l. c. pl. IX)² au repoussé et ciselés, d'un travail médiocre; un autre, en forme de gobelet, à une anse, dont la partie arrondie est partagée en deux moitiés par deux colonnes ioniques et décorée d'une couronne de lierre et de scènes probablement rituelles: on y voit huit femmes (l'une danse), avec des instruments de musique et gravées avec beaucoup d'art. Elles étaient entièrement dorées, ainsi que le reste des ornements. Comme nous n'avons sous les yeux qu'une partie de ces figures, nous ne nous en occuperons pas.

Les 5 autres vases ne sont pas encore nettoyés³. L'un d'eux est remarquable à cause d'une inscription, gravée au trait, sur le bord extérieur, ΛΥΚΟ (= Λύκου), qui rappela aux savants le nom Λύκος d'un roi scythe cité par Hérodote (IV, 76-81), roi dont celui de la coupe devait, dit-on, être un descendant de la même lignée.

Le mobilier funéraire de cette tombe était complété par quelques objets placés dans les niches creusées sur les parois du caveau. Une de ces niches contenait quatre objets en or: une tête de lion, une feuille ornée des griffons très stylisés et gravés au pointillé, deux petites plaquettes décorées, tous objets qui servaient peut-être de revêtement à une selle de luxe. Une autre niche contenait dix amphores de vin décorées de raies rouges et marquées de lettres grecques⁴. Dans une troisième niche étaient placés trois énormes chaudrons en bronze (Polovtsoff, fig. 14) contenant des os de vache et d'agneaux entiers, ainsi qu'une coupe en bronze, une fourche en fer. Il y avait là encore une grande amphore et à côté d'elle une passoire en bronze, dont le manche se terminait par une élégante tête de cygne⁵; puis un objet en bois orné d'une quantité de boutons en argent et une large bordure également en argent, provenant probablement d'un rhyton en corne complètement détruit par le temps.

Ainsi, on peut dire que de ces trois niches l'une contenait les objets

¹ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 271, fig. 92.

² *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 272, fig. 93.

³ Voyez à présent la figure de l'un d'eux, à deux anses, dans *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 274, fig. 94.

⁴ Voyez les figures de deux entre eux dans l'*Arch. Anzeiger*, l. c. p. 281, fig. 104.

⁵ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 283, fig. 105.

qui servaient à ἔπιποκόμιος (selle), à Ποῖνοχόος (amphores de vin) et au μάγειρος du roi (chaudrons et passoire). Tous ces serviteurs ainsi que le διάκονος et ἡ ἀγγελιοφόρος, dont nous avons déjà vu les squelettes, devaient, selon Hérodote, être enterrés avec le roi scythe.

Selon le même auteur, on enterrait aussi avec le roi les plus précieux objets (ἀπαρχαί) de son trésor d'or, notamment les phiales d'or. Précisément, dans une cachette de la paroi septentrionale du caveau, l'heureux explorateur de Solokha trouva, soigneusement caché, ce qui forme les ἀπαρχαί admirables de son trésor en or et argent: une splendide phiale en or massif (Polovtsoff, pl. XI)¹ et un merveilleux goryte de cuir recouvert d'un revêtement en argent (Polovtsoff, pl. X... notre pl. II-III, A.)², l'un posé sur l'autre au fond de la cachette.

La phiale en or massif (0^m,22 de diamètre et 0^m,033 de hauteur) pèse 1240 gram. Elle est terminée par une couronne de lierre gravée et suivie de trois bandes concentriques, formées chacune par sept motifs en relief représentant α) deux lions attaquant un chevreuil, β) un lion qui bondit sur le dos d'un chevreuil et une lionne qui lui saute à la gorge, γ) un beau cerf qui tombe sous le poids d'un lion qui lui a sauté sur le dos et le morde à la nuque. Cette phiale est l'objet le plus ancien de la tombe royale et dépasse, par la beauté de son exécution, les phiales de ce genre découvertes dans d'autres entroits. M^{me} Polovtsoff, dont nous copions le texte, suppose avec raison, que cette phiale était un objet rituel. En tout cas, elle devait être regardée comme le représentant le plus précieux et le plus sacré du trésor familial du défunt.

Sur le petit bord uni qu'entoure l'orifice de cette phiale se trouve, en ce moment presque illisible, une inscription gravée au pointillé que M. Bobrinskoy, Wesselowsky, Latyschew, V. B. Pharmakowsky et M. Msitilas Pharmakowsky ont fini par déchiffrer comme suit:

ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΗΗΡΜΩΝΑΝΤΙΣΘΕΝΕΙ.

Elle est suivie d'une autre inscription ΛΟΧΟ, gravée au trait. La première est plus récente que celle du mot ΛΟΧΟ, mais n'est pas postérieure, selon le prof. Latyschew, au commencement du IV^e siècle av. J.C.

¹ Arch. Anzeiger, l. c. p. 275 - 278, fig. 100 - 101.

² Arch. Anzeiger, l. c. p. 279, fig. 102 - 103.

On a pu retrouver presque en entier le revêtement en argent travaillé au repoussé du goryte, qui contenait 180 flèches, dont les pointes seules sont conservées¹. On a également retrouvé le plâtre qui remplissait tous les creux du relief, en reproduisant ainsi pour nous, à présent qu'il est nu de son revêtement, les mêmes reliefs².

Le milieu du carquois est occupé par une scène de combat entre deux peuples scythes, scène dont nous occuperons plus loin. Au dessus de cette scène, on voit un lion qui s'approche pour attaquer un griffon dévorant un cerf. Le bas est orné de barres parallèles. Sur la plaque supérieure il y a deux lions ailés et cornus. Le fond du carquois était aussi recouvert d'un revêtement en argent, décoré d'un joli dessin.

Le revêtement de ce carquois est une superbe pièce d'orfèvrerie grecque du IV^e siècle. Le travail en est très soigné, tous les reliefs sont travaillés au repoussé et repris au ciseau; par endroits, ils étaient recouverts d'une mince feuille d'or; certaines parties étaient dorées.

Hérodote (l. c.) dit que les Scythes enterraient avec le roi ses plus beaux chevaux. Or nous avons déjà vu que la tombe dite «de la reine», au centre du tumulus, contenait deux chevaux; de plus, on a découvert à 2^m,60 à l'ouest du puits par lequel on pénétrait dans la tombe du roi même, à un niveau moins profond que cette dernière, une seconde tombe équestre. Cette grande fosse (Polovtsoff, fig. 1 - ici fig. 2), creusée dans le terrain primitif, avait 4^m,56 sur 2^m,58 et 1^m,42; elle était recouverte jadis d'un plafond en bois et partagée en cinq compartiments transversaux, orientés de l'est à l'ouest. Dans chacun d'eux se trouvait un squelette de cheval, la tête contre la paroi occidentale. Parmi ces ossements on a trouvé une très grande quantité d'ornements de selles et de courroies en bronze, des mors en fer, quelques perles en or soufflé, des ornements également en or en forme de griffons, etc.

Au milieu de la paroi orientale de la fosse, il y avait un renfoncement où un écuyer avait été enterré. Il était posé la tête vers le nord et n'avait que quelques pointes de flèches en bronze pour tout mobilier funéraire.

Ainsi, ce tumulus de Solokha se présente comme une brillante illu-

¹ *Arch. Anzeiger*, l. c. p. 279, fig. 102.

² *Arch. Anzeiger*, l. c. fig. 103.

stration et confirmation de tous les détails du texte d'Hérodote sur les funérailles et les tombes des rois Scythes.

II. DATE ET DESTINATION DU TUMULUS

Comme le contenu de la série des tombes royales découvertes jusqu'à présent dans la Russie du sud est toujours presque le même, bien que ces tombes appartiennent à des siècles assez différents, et comme on n'a réussi jusqu'à présent à trouver aucun fait historique positif assignant une date sûre à l'une de ces tombes, les archéologues n'ont pu se guider que sur le style des objets contenus dans chaque tombe pour les classer chronologiquement. Dans le cas de notre tumulus, M^{me} Polovtsoff conclut, d'après l'examen du contenu, que ce tumulus fut érigé dans la seconde moitié du IV^e siècle, pour l'épouse d'un roi scythie (c'est la tombe centrale violée dans l'antiquité), et servit une seconde fois, quelque temps après, pour l'enterrement du roi lui-même, et, à cette occasion, fut considérablement agrandi.

Le point faible de cette conclusion, c'est, je crois, l'attribution de la tombe centrale à une reine; car, si on excepte l'aiguille d'or qui y fut découverte, — aiguille qui peut être aussi un autre instrument qu'une aiguille de femme, — le reste du contenu de cette tombe ne caractérise en rien la présence d'une femme: la phiale d'argent est propre aussi au roi, et les plaquettes d'or que M^{me} Polovtsoff attribue (voyez ci-dessus pag. 3) à la robe de la morte peuvent être identiques aux plaquettes d'or semblables qui ornaient l'habit (pantalons) du roi de la seconde tombe (voyez pag. 5; voyez aussi les pantalons des figures, 2, 4, 7 et 9 des planches II - III). Par contre, les flèches trouvées dans la tombe attribuée à la reine s'opposent nettement à l'opinion de M^{me} Polovtsoff.

Pour toutes ces raisons je suis predisposé à croire que le tumulus de Solokha appartient à *deux* rois, contemporains et de la même maison, tels p. ex. qu'étaient, exactement à cette époque, les rois Spartocides du Bosphore scythique, Spartocus II et Pairisadès I, frères qui régnèrent ensemble depuis 349 jusqu'à la mort du premier en 343, Pairisadès ayant continué depuis à régner seul, jusqu'à 309 av. J. C.,

ce qui nous donnerait l'an 343 comme date de la tombe centrale du tumulus de Solokha, et l'an 309 comme date de la seconde tombe: ces dates, nous le verrons, s'accordent admirablement bien avec ce que nous apprend le contenu du tumulus¹, et surtout l'examen, technique et exégétique, des quatre précieux objets de la seconde tombe, soit: A) *le peigne d'or*; B) *le vase d'argent aux reliefs*; C) *le goryte d'argent*; et D) *la coupe d'or*, objets que nous allons à présent examiner successivement en détail.

III. EXPLICATION DES QUATRE PLUS PRÉCIEUX OBJETS DU TRÉSOR

A. LE PEIGNE D'OR

Miltiadès, fils de Kimon, dynaste de la Chersonèse de Thrace (planche I).

M^{me} Polovtsoff, pleine d'une juste admiration, décrit l'admirable bijou en question par les mots suivants (p. 15 - 17).

«C'est un peigne en or massif, recouvert à présent d'une belle patine rougeâtre; son poids est de 69 zolotniks (280 gram.). Le peigne a la forme d'un rectangle; il est composé de 19 dents à quatre facettes

¹ Voici et l'opinion de M. B. Pharmakowsky publiée pendant l'impression de notre article dans le *Jahrbuch d. d. Arch. Inst.* 1914 p. 282: Irgendwelche feste historische Tatsachen die uns eine Sicherheit in der Klassifizierung der skythischen Gräber geben könnten, besitzen wir leider nicht. Als einzige Möglichkeit, das Material richtig zu verstehen, bleibt die stilkritische Analyse. Wie schon Graf Bobrinskoy, Professor Wesselowsky, Prof. Rostowzew und Frau Polovtsoff richtig gesehen haben, gehört das im Jahre 1913 entdeckte Grab des Ssolochahügels ins IV. Jahrh. v. Chr. Der Stil der Gruppen und Figuren des Kammes, der Silbervasen und des Gorytos findet seine nächsten Analogien in den griechischen Denkmälern der klassischen Zeit des Anfangs und der ersten Hälfte des IV. Jahrh. v. Chr. Die Reiter und Pferde stehen denjenigen des athenischen Dexileos-Grabes und des Mausoleums zu Halikarnass näher als z. B. denjenigen des Alexander-sarkophags aus Sidon. Die Gruppen und Bewegungen auf dem Gorytos erinnern noch stark an denjenigen des Reliefs der zweiten Hälfte des V. Jahrh. (vgl. z. B. den Phigaliafries). Die Jagdszene der Silbervase steht stilistisch sehr nahe den lykischen Reliefs der ersten Hälfte des IV. Jahrh. v. Chr. Die punktierte Inschrift auf der Schale datiert B. B. Latyschew nicht später als in den Anfang des IV. Jahrh. Die damit zusammen gefundenen Vasen weisen auf die Zeit ungefähr um die Mitte des IV. Jahrh. v. Chr. Der skythische König, der im Ssolochagrabe seine ewige Ruhe fand, muss in den zweiten Hälfte des IV. Jahrh. gestorben und begraben sein. Das Ssolochagrab gehört also ungefähr derselben Zeit an wie das Grab der grossen Blismitza, in dem eine Münze Alexanders des Grossen (336-323 v. C.) gefunden ist.

se terminant en pointes. La barre qui les fixe est surmontée de cinq figurines, toutes exactement pareilles; ce sont des lions accroupis, une paire à chaque bout se faisant face, le cinquième au milieu. Les dos des lions supportent une seconde barre finement ciselée et plus longue que la première. Le tout forme comme un piédestal pour le groupe qui couronne le peigne.

« Dans le centre de cette composition on voit un cavalier de type grec, armé, le javelot en avant, dont le cheval cabré foule aux pieds un autre cheval abattu; à son flanc droit et au côté gauche du cou sont indiquées des blessures. Ce cavalier porte le casque grec, une cotte de mailles et des anaxyrides, cachées, à partir des genoux, sous des cnémides. A sa ceinture est suspendu un *goryte*. Derrière son épaule gauche il y a un bouclier ovale; au milieu du bord inférieur de ce bouclier on voit deux petits tubes, dont l'emploi n'est pas encore élucidé. Serait-il téméraire de croire qu'ils fussent destinés à recevoir une espèce de fourche par laquelle ce bouclier se fixait à la ceinture? ¹.

« La figure centrale est flanquée de fantassins, le glaive dans la main droite, un bouclier sur le bras gauche. L'un d'eux porte un casque et paraît être un Grec, l'autre est habillé du costume scythe typique. Les trois guerriers portent des pantalons dits *anaxyrides*, vêtement inconnu en Grèce, mais employé par les Hellènes dans les climats froids.

« La technique est merveulleuse de fini; le modelé des figurines est remarquable par sa liberté et son réalisme. L'impression de beauté est parfaite et porte bien le cachet du sentiment grec de la mesure. C'est l'œuvre d'un grand artiste qui a pu exprimer toutes ses qualités dans un bibelot; la composition du groupe s'adapte bien à l'emploi de l'objet décoré et la minutie de l'exécution n'enlève rien à la force de la conception. L'étude approfondie des détails (la façon dont est coupée la crinière du cheval, la forme du casque, etc.) permettra probablement un jour d'établir la date exacte à laquelle ce peigne d'or fut ciselé. En attendant, il paraît raisonnable de croire qu'il a été fait

¹ Selon moi, ils servaient au cavalier dans le cas où celui-ci descendait de son cheval pour se battre comme simple archer: en piquant au sol ses deux javelots, l'un très près l'autre, il faisait entrer leurs bouts dans les tubes du bouclier en question et se préparait ainsi, dans la plaine, un rempart derrière lequel il se tenait debout, la poitrine en sûreté, avec les mains libres pour tirer avec son arc.

vers le milieu du IV^e siècle av. J. C., peut être pour le descendant d'un de ces chefs scythes, amoureux du luxe et des arts grecs, dont Hérodote nous a conservé la mémoire».

Comme on ne peut nullement douter que ce magnifique bijou de fabrique attique ait été exécuté exprès dans un but politique ou commercial se rapportant à la Grèce, pour être offert à un des ces rois indigènes de la Russie du sud, il est à *priori* vraisemblable que sa représentation devait rappeler un épisode de l'histoire d'Athènes agréable à ce roi. Or Hérodote, en parlant de la prodigieuse haine des Scythes contre les étrangers, dit qu'il n'en est point pour qui ils aient plus d'éloignement que les Grecs (IV. 75). Il cite même (IV. 142) le fait historique depuis duquel les Scythes disaient «qu'à considérer les Ioniens (Grecs) comme libres, ce sont les plus vils et les plus lâches de tous les hommes, et que si on les envisage comme esclaves, ce sont les esclaves les plus attachés à leurs maîtres, et les moins capables de s'enfuir». Ce fait est que les Ioniens trompèrent les Scythes par la fausse promesse de détruire le fameux pont de vaisseaux qu'eux, les Ioniens, avaient construit sur le Danube pour faciliter l'entrée en Scythie de la grande armée perse de Darius: ils devaient garder ce pont pendant deux mois (513 av. J. C.). Mais, précisément, dans cette célèbre affaire — qui sauva l'armée perse ennemie des Scythes — un seul Grec fit exception en se rangeant du côté des Scythes: quand les chefs grecs chargés de la garde du pont, mirent en délibération la proposition des Scythes qui leur demandaient de débruire cet ouvrage et de se retirer en abandonnant l'armée perse aux mains des Scythes, seul un Athénien, Miltiadès, le futur vainqueur de Marathon, alors tyran de la Chersonèse de l'Hellespont, fut d'avis de suivre le conseil des Scythes et de rendre ainsi la liberté à l'Ionie, en laissant périr dans la Scythie l'armée de Darius. Malheureusement, Hestiée, tyran de Milet, s'y opposa, pensant plutôt à l'intérêt des tyrans grecs, tous soutenus par les rois perses, qu'à l'intérêt général de la Grèce. Tous ceux qui avaient d'abord partagé l'avis de Miltiadès revinrent aussitôt à celui d'Hestiée, notamment les tyrans grecs d'Abydos, de Lampsaque, de Parium, de Proconèse, de Cyzique, de Byzance, de Chios, de Samos, de Phocée et de Cymé (Hérodote IV, 136 - 143).

C'est à cet Athénien célèbre — le seul Grec qui dans ce cas voulut

être utile et agréable aux Scythes et qui, ensuite, par sa grande victoire de Marathon, délivra les Scythes de la peur qu'ils avaient de la revanche perse — que, à mon sens, se rapportent les figures de ce peigne d'or, peigne que la diplomatie athénienne offrit à un roi scythe, dans une circonstance historique dont nous allons parler plus loin.

Voici en détail les raisons qui m'ont amené à cette conclusion. Hérodote (VI, 34 - 40) raconte que notre « Miltiadès, fils de Kimon et petit fils de Stésagoras, tyran des villes de la Chersonèse de Thrace, tenait ce pouvoir de Miltiadès, fils de Kypselos, qui en avait acquis précédemment la souveraineté de la manière suivante. Les Dolongues, peuple thrace, qui étaient en possession de la Chersonèse de Thrace, vexés par les Absinthiens, avec qui ils étaient en guerre, envoyèrent leurs Rois à Delphes pour consulter l'oracle. La Pythie leur répondit d'engager à conduire une colonie dans leur pays le premier homme qui, au sortir du temple, les inviterait à loger dans sa maison. Les Dolongues s'en retournèrent par la Voie Sacrée, traversèrent la Phocide et la Béotie, et, comme personne ne leur offrait d'hospitalité, ils se dirigèrent vers Athènes.

« Pisistrate jouissait alors à Athènes de la souveraine puissance. Miltiadès y avait aussi quelque autorité. Il était d'une maison où l'on entretenait des quadriges pour les jeux olympiques; sa naissance était illustre. Il remontait à Aiacos et à Aigina; mais dans les temps plus récentes, cette famille s'était fait naturaliser à Athènes, depuis Philée, fils d'Ajax, le premier de cette famille qui soit devenu citoyen de cette ville. Miltiadès, étant un jour assis devant sa porte, vit passer les Dolongues. Il reconnut à leurs vêtements et à leurs piques, qu'ils étaient étrangers. Il les appela et lorsqu'il se furent approchés, il leur offrit sa maison et les présents qu'on a coutume de faire à des hôtes. Les Dolongues ayant accepté ses offres, et se voyant bien traités, lui découvrirent l'oracle, et le prièrent d'obéir au Dieu. Ce discours le persuada d'autant plus aisément qu'il était affligé de la domination de Pisistrate, et qu'il souhaitait s'éloigner de sa patrie. Il alla sur le champ à Delphes demander à l'oracle s'il devait se rendre aux prières des Dolongues.

« La Pythie le lui ayant ordonné, Miltiadès, fils de Kypselos, qui, auparavant avait remporté aux jeux olympiques le prix de la course du char à quatre chevaux, prit avec lui tous les Athéniens qui voulurent

prendre part à cette expédition et s'étant embarqué avec eux et avec les Dolongues, il s'empara du pays, et fut mis en possession de la tyrannie par ceux qui l'avaient amené. Il commença par fermer d'un mur l'isthme de la Chersonèse, depuis la ville de Kardia jusqu'à celle de Pactye, afin d'en interdire l'entrée aux Absinthiens, et de les empêcher de la ravager.

«Après avoir fermé le col de la Chersonèse par un mur qui la mettait à l'abri des incursions des Absinthiens, les Lampsacéniens furent les premiers que Miltiadès attaqua. Mais ils le firent prisonnier dans une embuscade qu'ils lui dressèrent. Crésus, roi de Lydie, dont il était aimé, ne l'eut pas plutôt appris, qu'il envoya ordre à ceux de Lampsaque de le relâcher; les Lampsacéniens, qui redoutaient la puissance de Crésus, le remirent en liberté.

«Miltiadès mourut dans la suite sans enfants, laissant sa principauté et ses richesses à son neveu Stésagoras, fils de Kimon, son frère utérin. Depuis sa mort, les habitants de la Chersonèse lui offrent des sacrifices, comme c'est l'usage d'en faire à un fondateur; ils ont institué en son honneur des courses de chars, et des jeux gymniques, où il n'est point permis aux Lampsacéniens de disputer le prix. On était encore en guerre contre ceux de Lampsaque, lorsque Stésagoras mourut aussi sans enfants.

«Alors, les Pisistratides envoyèrent sur une trirème en Chersonèse, Miltiadès, fils de Kimon et frère de Stésagoras qui venait de mourir, afin qu'il prît en main les rênes du gouvernement. Ils l'avaient déjà traité avec bienveillance à Athènes, comme s'ils n'eussent point eu part au meurtre de son père Kimon. Miltiadès étant arrivé en Chersonèse se tint renfermé dans son palais, sous prétexte d'honorer la mémoire de son frère. A cette nouvelle, tous ceux qui jouissaient de quelque autorité dans la Chersonèse s'étant rassemblés de toutes les villes, et étant venus ensemble le trouver pour prendre part à sa douleur, il les fit arrêter; par ce moyen, et en entretenant une garde de cinq cents hommes auxiliaires (ἐπιχούρους), il devint maître absolu dans la Chersonèse. Il épousa Hégésipyle, fille d'Oloros, roi de Thrace»¹.

¹ Hérodote, IV, 39, 40. — Voyez aussi Marcell. *Vit. Thuc.* 11. — C. Nep. *Miltiades* 1-3. — Aelian, V. H. XII, 35. — Cf. Busolt II², 528,5.

Peu après la défaite de Darius par les Scythes et l'épisode du pont du Danube, les Scythes *Nomades* irrités de cette invasion de Darius, s'étaient réunis en un corps d'armée et s'étaient avancés jusqu'à cette Chersonèse de Miltiadès, certainement pour punir les tyrans grecs voisins qui les avaient trompés dans l'affaire du pont du Danube. Miltiadès lui-même n'ayant pas osé les attendre, s'enfuit à leur approche, probablement chez le roi Oloros, son beau-père thrace. Il paraît pourtant qu'ils ne touchèrent pas à son État et qu'ils se comportèrent amicalement envers ses sujets, les Dolongues; car ceux-ci le ramenèrent après la retraite de ces Scythes Nomades. Au moins l'amitié de Miltiadès envers les Scythes était si généralement connue par tous alors, que quand, trois ans après, Miltiadès se vit forcé, par l'invasion perse, de fuir sur cinq trirèmes vers Athènes, laissant entre les mains des Phéniciens son fils aîné, Métiochos, qu'il avait eu de la fille d'Oloros, ceux-ci menèrent leur prisonnier au Grand Roi, « s'imaginant que ce Prince leur en saurait d'autant plus de gré, que dans le conseil des Ioniens, Miltiadès avait été d'avis d'écouter les Scythes, qui les priaient de rompre le pont de bateaux, et de se retirer ensuite dans leur pays » (Hérodote VI, 41).

Il est tout naturel que Miltiadès, fils de Kypselos, en organisant pour la première fois à la manière grecque son armée de Chersonèse, composée d'autant d'indigènes thraces que de Grecs, ne lui ait pas donné le costume purement grec, si léger et si impropre pour le rude climat de la Thrace, mais que, bien au contraire, il ait adopté, au moins en partie, pour tous et, naturellement, pour lui même, une partie du costume des indigènes, chaud et indispensable sous ce climat, surtout les *anaxyrides*, qui sont les mêmes pour les Thraces, les Perses et les Scythes¹. Il faut dire la même chose pour l'armement des indigènes qui permettait de se battre en même temps comme cavalier, avec les lances, et comme fantassin ou cavalier avec l'arc. Naturellement, cette organisation demeura la même après lui, sous son successeur Miltiadès, fils de Kimon.

Ainsi, le cavalier de notre peigne peut représenter aussi bien Mil-

¹ *Jahrbuch d. d. Arch. Inst.* 1893 s. 151. Pour le costume thrace, voyez les figures bien connues de Rhésos, roi mythique de Thrace, et celles de ses soldats.

tiadès, fils de Kypselos, que Miltiadès, fils de Kimon. Dans le premier cas, le fantassin aux traits barbares qui le caractérisent serait un roi indigène allié, représentant le peuple thrace des Dolongues, pendant que le cavalier aux traits grecs serait un de nombreux tyrans hellènes du voisinage, p. ex. celui de Lampsaque, l'ennemi de Miltiadès. Les costume perse était naturellement à la mode chez ces tyrans grecs soumis au Grand Roi. Mais ce premier Miltiadès n'eut jamais de relations avec les rois scythes de la Russie du Sud, où l'on a trouvé le peigne, tandis que le second Miltiadès leur était une *persona gratissima*, à cause de sa conduite pendant l'affaire du pont du Danube, et aussi à cause de sa grande victoire de Marathon, qui épargna aux Scythes une guerre de revanche de la part des Perses. Ainsi, je ne puis conserver le moindre doute que le cavalier de notre peigne ne soit Miltiadès II, dans son rôle de tyran de la Chersonèse et représenté à la tête soit du peuple Dolongue, figuré par le fantassin barbare (dont les traits nous rappellent ceux qu'on donnait plus tard à Téreus, le célèbre roi mythique de Thrace)¹, soit à la tête d'un représentant de ses 500 mercenaires précités. Ces derniers peuvent fort bien être une garde du corps composée de Scythes, comme l'était aux mêmes temps celle de Pisistrate à Athènes et celle de la police de la même ville², ce qui ne pouvait que flatter le roi Scythe auquel était destiné le peigne. Pour moi je préfère voir, dans le compagnon thrace de Miltiadès, *Oloros*, le roi thrace qui nous est connu comme l'allié et beau-père de Miltiadès II. Dans le cavalier ennemi grec, habillé presque de la même manière que Miltiadès, je vois un des ses nombreux ennemis, tyrans grecs du voisinage, si haïts par les Scythes à cause de l'épisode du pont de Danube. La forme rare et très caractéristique du casque de celui-ci, casque qui est identique de forme³ à celui du futur roi de Thrace, Lysimaque, me fait penser à un des tyrans plutôt de la côte européenne que de la côte d'Asie.

Qu'il s'agisse vraiment de Miltiadès II, cela ressort aussi de la comparaison de sa tête avec la seule tête casquée du héros du Marathon

¹ *Journal Intern. d'Arch. Numis.* vol. XIV, 1912, p. 312 fig. 37.

² *Hermes* XXVI, p. 51. — *Jahrbuch d. d. Arch. Inst.* 1891 p. 245 *Ann.* 31 et 1893, p. 152, 14.

³ Müller. *Num. de Lysimaque*, pl. I (=ici planche IV N° 15 - 16).

que nous ayons en marbre (fig. 3)¹. Mêmes traits, même barbe, même âge. De plus les lions et les taureaux qui ornent la casque de cette tête en marbre de Miltiadès II, ainsi que les lions qui servent de soutiens au terrain sur lequel se bat le Miltiadès du peigne d'or, sont des symboles confirmant nettement qu'il s'agit de ce Miltiadès, tyran de Chersonèse. *Car ces animaux étaient les symboles mêmes du tyran Miltiadès II, ainsi que le prouvent les types du lion et du taureau des*



Fig. 3.

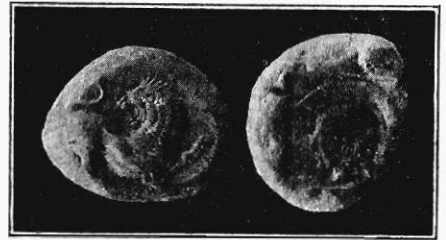


Fig. 3a



Fig. 3b

monnaies d'argent, tetradrachmes attiques, (ici planche IV N° 17 et fig. 3^a 3^b) frappées par lui-même pendant sa tyrannie en Chersonèse (515-493 av. J. C.)².

De plus, les *anaxyrides* barbares ne sont pas si inconnues pour un Miltiadès qu'il paraîtrait. Déjà Winter (*Jahrbuch d. d. Arch. Inst.*, 1893, p. 135 et s.) a reconnu que les restes du cavalier «perse» «scythe» ou «thrace» (fig. 4), découverts sur l'Acropole d'Athènes et datant

¹ Bernuilli, *Iconographie grecque* Tom. I p. 95.

² Holm, *Griech. Gesch.* II, p. 17, N° 11. — J. P. Six, *Miltiadès, stratège et tyran des Chersonésites*: *Nouv. Chron.* 1895, p. 185-191. — Head, *Hist. Num.* 2, p. 257. — Von Sallet, *Berliner Catal. Thracien* p. 249, planche VI N° 60.

d'avant la bataille de Marathon, doivent être attribués à un des compagnons athéniens de Miltiadès I lors de l'expédition de la Chersonèse. Quant à moi, je ne vois pas de raison pour ne pas croire pour cette statue qu'il s'agisse d'une statue équestre représentant Miltiadès lui-même, fils de Kypselos, dans son rôle d'οἰκιστῆς de la Chersonèse et de chef des barbares indigènes. Nous savons déjà que les compagnons athéniens de Miltiadès I, dans un des épisodes de sa conquête de la Chersonèse, dédièrent au Zeus d'Olympie, comme ἀπαρχή de cette conquête, une corne d'Amalthée en ivoire portant l'inscription :

Ζηνὶ μ' ἄγαλμ' ἀνέθηκαν Ὀλυμπίῳ ἐκ Χερρονήσου
τεῖχος ἐλόντες Ἀράτου· ἐπήρχε δὲ Μιλτιάδης σφίν¹.

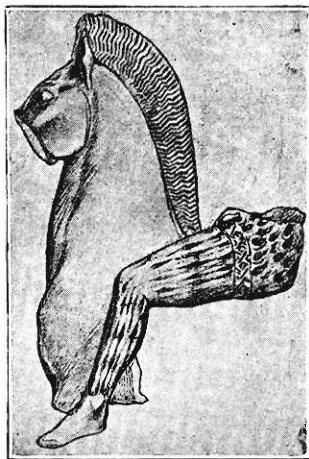


Fig. 4.

Pourquoi, à la même occasion, ou quand la conquête de toute la Chersonèse fut finie, les mêmes, ou l'un d'eux, ou Miltiadès I en personne, n'auraient-ils pas dédié son image à la grande déesse de l'Acropole de sa patrie en témoignage de reconnaissance pour sa protection divine qui amena ce grand résultat? Qu'il ait mis toute son expédition et son état de Chersonèse sous la protection de la πολιούχος de sa patrie, nous le voyons par la tête de Pallas représentée sur les beaux tétradrachmes qu'il fit frapper pour son état de Chersonèse (pl. IV N° 17 et fig. 3^a).



Fig. 5.

Mais le monument historique

le plus intéressant que nous ayons de cette période de la vie de notre Miltiadès II, est un plat du Musée Ashmolean d'Oxford, peinture anté-

¹ Paus. VI, 19, 6.

rière à la fin du VI^e siècle¹. Elle représente un fort jeune cavalier grec, un enfant presque, en costume thrace², avec l'inscription ΜΙΛΤΙΑΔΕΣΚΑΛΟΣ (fig. 5). Il s'agit certainement de notre Miltiadès, II, quand il était encore tout jeune à Athènes près de son père Kimon, pendant que son frère aîné, Stésagoras II, était en Chersonèse chez Miltiadès I, le fondateur et l'organisateur de l'état de la Chersonèse, où le jeune Miltiadès II se préparait à aller un jour, en se faisant voir dès lors à Athènes dans ce beau et impressionnant costume de cavalier thrace.

B. LE VASE D'ARGENT ORNÉ DES RELIEFS DORÉS.

(Planche II - III, B).

**Les princes Spartocos II et Pairisadès I (rois en 349-343 av. J. C.),
fils du roi Leucon (389-349 av. J. C.), contre les villes de Panticapée
et Théodosia de la Chersonèse Taurique (vers 375 av. J. C.).**

Madame Polovtsoff décrit ce beau vase d'argent, le plus important de tous, de la manière suivante: «Il a 13 cm. $\frac{1}{2}$ de hauteur; le diamètre de l'orifice est de 15 cm.; deux croissants plats emboîtent les côtés du vase et lui servent d'anses; ils sont décorés de deux têtes de bélier en relief, ciselées et dorées (Polovtsoff, l. c. fig. 12). Entre les cornes de ces béliers, dans la partie centrale de chacun des croissants, on voit un petit trou rond qui servait probablement au passage d'un cordon de suspension. A l'intérieur du vase, on aperçoit les cavités du relief. L'extérieur, autour de l'orifice, est décoré d'une gracieuse couronne de lierre dorée; une superbe frise (pl. II - III B), travaillée au repoussé et large de 7 cm., occupe la panse du vase: d'un côté (Polovtsoff, l. c. pl. III), un cavalier scythe (N^o 7), un arc dans un goryte suspendu à la ceinture, tient dans sa main droite levée un javelot qu'il

¹ Klein, *Vasen mit Lieblingsinschriften* p. 47 etc. et 14. — J. J. Six: *Jahrbuch* 1891 p. 239. — P. Gardner, *Catal. of the Greek Vases in the Ashmolean Museum* n^o 310. — Jones: *Journ. of Hell. Stud.* 1891 p. 379. — Winter: *Jahrbuch d. d. Arch. Inst.* 1913 p. 154.

² Hérod. VI. 103: ὁ μὲν δὴ πρεσβύτερος τῶν παίδων τῷ Κίμωνι Στησαγόρης ἦν τῆν καῦτα μετὰ τῷ πατρίῳ Μιλτιάδῃ τρεφόμενος ἐν τῇ Χερσονήσῳ, ὁ δὲ νεώτερος παρ' αὐτῷ Κίμωνι ἐν Ἀθήνῃσι, τούνομα ἔχων ἀπὸ τοῦ οἰκιστέω τῆς Χερσονήσου Μιλτιάδew Μιλτιάδης.

est prêt à lancer; son cheval se cabre, la tête tournée à droite, effrayé par un monstre (N° 8) qui bondit sur lui. Le cavalier retient sa monture de sa main gauche. La lionne à grandes cornes, la gueule ouverte et la langue pendante, est représentée au moment de sauter, debout sur ses pattes de derrière, les pattes de devant en l'air; cinq paires de mamelles gonflées pendent sous son ventre. Un second cavalier scythe (N° 9) lui court sus au grand galop (Polovtsoff, l. c. pl. IV); il se renverse un peu en arrière pour être mieux d'aplomb et décoche sa flèche.

« De l'autre côté du vase, il y a aussi une scène de combat (Polovtsoff, l. c. pl. V et VI). Un Scythe (N° 2) galope en tirant de l'arc; il vient en aide à un autre chasseur (N° 4) qui a lancé son javelot contre un lion (N° 3), mais si malencontreusement que la bête a attrapé l'arme dans sa gueule et est en train de la briser en deux. Le Scythe a eu le temps de saisir son second javelot et vise le lion. Ces deux cavaliers sont accompagnés de chiens à museaux pointus, efflanqués comme des lévriers. Le chien du chasseur attaqué par le lion exprime la terreur, la queue entre les jambes, le museau levé (N° 4); celui du second cavalier court allègrement (N° 2). Les quatre cavaliers ont des costumes typiques de Scythes.

« Sous les anses du vase sont placés deux groupes d'animaux. Sous l'une (α), deux chacals (plutôt chieus?) adossés l'un à l'autre (N° 1 et 10), les queues relevées, les têtes affrontées (Polovtsoff, l. c. pl. VII); sous l'autre (β) deux lions (N° 5-6): l'un, vu de profil, appuie son front à la joue gauche du second et le touche de sa patte (Polovtsoff, l. c. pl. VIII). Les anses semblent former un abri au-dessus de ces bêtes, excluant toute idée de chasse ou de lutte.

« Tous les reliefs de la frise et des anses avaient été repris au ciseau et ont conservé leur belle dorure. Au bas de la frise, on voit une étroite bande également dorée, suivie d'un gaufrage en côtes de melon descendant jusqu'au pied du vase. Le dessous est orné d'une belle rosace gravée à huit pétales oblongs, entre lesquels on distingue trois pétales plus petits. Ce vase est une pièce superbe: l'élégance des motifs décoratifs, la liberté des mouvements et la perfection des détails ne laissent rien à désirer».

La splendeur exceptionnelle de ce vase; sa forme, qui est celle de la

grande coupe à boire d'Héraklès ¹, et enfin les trous des ses anses, qui servaient au passage d'un cordon de suspension, me rappellent un passage d'Hérodote (IV, 10) d'après lequel Héraklès faisant en Scythie ses adieux à la vierge-serpent Echidna, qu'il laissait enceinte de trois fils dont il était le père, lui donna un des ses deux arcs et un baudrier, auquel pendait une coupe d'or à l'endroit où il s'attachait (ζωστήρα ἔχοντα ἐπ' ἄρκης τῆς συμβολῆς φιάλην χρυσέην), en lui disant : « Quand ces enfants auront atteint l'âge viril, celui d'entre eux que vous verrez bander cet arc comme moi, et se ceindre de ce baudrier comme je fais, retenez-le dans ce pays, et qu'il y fixe sa demeure. Celui qui ne pourra point exécuter les deux choses que j'ordonne, faites-le sortir du pays. »

« Lorsque ces enfants eurent atteint l'âge viril — continue Hérodote — Echidna nomma l'aîné Agathyrsos, le second Gélonos, et le plus jeune Scythès. Elle se souvint aussi des ordres d'Héraklès et les suivit. Les deux aînés, trouvant au-dessus de leurs forces l'épreuve prescrite, furent chassés par leur mère, et allèrent s'établir en d'autres pays. Scythès, le plus jeune des trois, fit ce que son père avait ordonné, et resta dans sa patrie. *C'est de ce Scythès, fils d'Héraklès, que sont descendus tous les rois qui lui ont succédé en Scythie, et jusqu'à aujourd'hui les Scythes ont toujours porté au bas de leur baudrier une coupe, en mémoire de celle qui était attachée à ce baudrier* (καὶ ἀπὸ μὲν Σκύθεω τοῦ Ἡρακλέος γενέσθαι τοὺς αἰεὶ βασιλέας γινομένους Σκυθέων, ἀπὸ δὲ τῆς φιάλης ἔτι καὶ ἐς τὸδε φιάλας ἐκ τῶν ζωστήρων φορέειν Σκύθας) ».

Ainsi, il est clair d'après ce passage que la coupe royale à suspension de Solokha n'est pas seulement la coupe à boire du roi, mais aussi un symbole de sa descendance d'Héraklès lui-même.

Le dessin, que je donne ici, de l'ensemble de la composition entière de la magnifique frise qui orne notre vase (pl. II - III^B fig. 1-10), — dessin tiré des belles planches III - VIII de M^{me} Polovtsoff — permet de voir d'un coup d'œil la division des ces deux scènes, qui ornent les deux faces du vase, encadrées par les anses de ce dernier, lesquelles portent ou surmontent des animaux (deux beliers, deux lions, deux chacals) étrangers à l'action qui se déroule dans ces deux scènes qu'ils separent.

Quel est le sens de ces deux scènes de chasse ?

¹ Head - Svoronos, Ἴστορ. Νομισμ. pl. E', n° 3. — Svoronos, *Das Athenen Nationalmuseum* pl. LXXVIII 1462.

Comme un des animaux chassés par les deux chasseurs, la lionne aux grandes cornes, appartient par ses cornes au monde *fantastique*, il est certain qu'il ne peut pas s'agir de scènes de la vie réelle, mais bien soit de scènes *mythologiques*, soit de scènes *historiques*, l'animal fantastique servant de *symbole* dans ce dernier cas. Mais comme nous n'avons dans la mythologie rien qui puisse expliquer ces chasses, il est évident qu'elles ne peuvent se rapporter qu'à l'histoire du roi, ou des rois Scythies qui reçurent cette coupe de la part des Athéniens, — provenance indiquée clairement par la fabrique purement attique de ce vase. Or, voici comment moi, Athénien contemporain, je m'explique, en me basant sur les notions historiques que nous avons, la pensée athénienne de celui qui créa jadis, avec l'aide d'un grand artiste, la frise de ce vase destiné à être offert à un ou deux rois scythes.

Les deux jeunes héros des deux scènes de notre vase sont les deux princes frères Spartokos II et Pairisadès I, les enterrés, selon nous (voyez le dernier chapitre), dans le tumulus de Solokha. Les scènes de combat auquel ils prennent part ne datent pas de leur commune royauté (349-343 av. J. C.), mais bien du temps où, jeunes princes encore, ils assistaient leur vieux et célèbre père Leucon I, qui régna pendant quarante ans (389-349 av. J. C.). Ce qui prouve l'exactitude de cette date, c'est le fait que tous les deux, dans les scènes de notre vase, sont représentés fort jeunes, à peine éphèbes, tandis que sur le *pinax* de marbre qui surmonte la stèle contenant le décret que les Athéniens votèrent en 346 av. J. C. en leur honneur, ces mêmes personnages, alors rois, sont représentés, ainsi que leur frère Apollonios, comme ayant déjà dépassé la cinquantaine¹. Comme à la date de l'émission de ce décret, ces deux frères régnaient à peine depuis un an, il est évident que les scènes historiques auxquelles peuvent faire allusion les deux représentations de notre coupe, doivent avoir eu lieu au moins 25-30 ans avant, ce qui nous place vers 375 av. J. C. au milieu du règne de leur père Leucon.

Or la *lionne cornue*, que les deux jeunes héros attaquent dans la première scène, étant, comme nous le savons par les statères d'or de Panticapée (pl. IV N° 1-2)², l'emblème de cette ville, il est évident,

¹ Svoronos, *Das Athenen Nationalmuseum* II p. 590 et s. n° 241 pl. CIV (1471).

² Head, *Hist. Num.* 2^e ed. p. 281.

pour moi, que la scène fait allusion à une lutte contre cette ville même, et de fait, nous savons que les Spartocides luttèrent contre elle (voyez plus loin).

Par conséquent, l'autre fauve classé *par les mêmes frères*, le lion qui brise le javelot, doit représenter aussi une autre ville milésienne attaquée par les mêmes héros.

Quelle peut bien être cette seconde ville? et quand ces deux jeunes princes Spartocides ont-ils dû se battre contre Panticapée et cette autre ville?

Le type de lion brisant un javelot entre ses dents et avec l'aide d'une de ses pattes, était fort connu de l'artiste athénien qui cisela notre vase, car ce type était alors l'emblème de Kardia, colonie milésienne située dans la Chersonèse de Thrace et grande ennemie des Athéniens. En réalité les monnaies frappées par cette ville pendant la première moitié du IV^e siècle av. J. C., portent constamment ce type (pl. IV N^o 7)¹. Il paraît même qu'il était célèbre soit comme une œuvre d'art, soit comme le symbole d'une résistance héroïque; car nous le retrouvons tout de suite *copié* sur les monnaies des rois de Macédoine Amyntas III (second règne de 381-369) et Perdikkas III (364-359)², les amis des Athéniens, représentés par leurs monnaies (pl. IV N^o 8-11) comme combattant ce lion, exactement comme les deux princes Spartocides de notre vase! Le même type est copié, beaucoup plus tard, par Capoue de Campanie (après 268 av. J. C.)³ et par Sardes de Lydie (après 133 av. J. C.)⁴. Dans l'histoire de Kardia, dont le nom venait de la langue scythe⁵, nous voyons au temps de Miltiadès II (voyez pag. 18) une invasion scythe inonder le pays et ne s'arrêter qu'aux portes de la ville. Il n'est donc pas impossible que ce type de Kardia fasse allusion à une résistance héroïque de cette place pendant l'attaque scythe. En ce cas, l'artiste athénien pouvait prendre cet emblème de la résistance héroïque de la colonie milésienne de la Chersonèse de Trace pour l'appliquer à l'autre colonie

¹ Head, *Hist. Num.* 2^e ed. p. 259.—Fritze: *Nomisma* I pl. I, 1 et 4.—Sallet, *Beschr. ant. Münz.* I pl. VI, 59 p. 246, 1-10.

² B.M.C. *Macedonia* p. 173 fig. et p. 175 fig.

³ Head, *Hist. Num.* 2^e ed. p. 35.

⁴ B.M.C. *Lydia* p. 238, 8-9 pl. XLII, 11-12.

⁵ Et. de Byz. s. v. Καρδία... ἢ ὅτι τῇ Σκυθῶν γλώττῃ οὕτως κεκλήσθαι.

milésienne, Théodosia, qui était située en la Chersonèse scythique.

Voici à présent, à l'appui de cette hypothèse, les faits historiques que nous connaissons.

Théodosia est une fort importante colonie milésienne ¹, située sur la côte S. E. de la Chersonèse Taurique, non loin de Panticapée, la capitale des rois Spartocides.

Les antiquités grecques déterrées sur son emplacement attestent l'existence en ce lieu d'une colonie grecque au moins un siècle avant 389 av. J. C., quand, pour la première fois, elle apparaît dans l'histoire assiégée par le roi Spartocide Satyros I (433-388), qui même tomba pendant ce siège ². Son successeur Leucon I (388-348 av. J. C.) continua, pendant longtemps, la lutte contre cette colonie milésienne, aidée vigoureusement par Memnon de Rhodos et surtout par la ville d'Héraklée Pontique, la métropole de Cherson, troisième grande ville de la Chersonèse Taurique ³. Il réussit enfin à la soumettre à son autorité de bon despote, et depuis il porta le titre de *ἄρχων Βοσπόρου καὶ Θεοδοσίας* ⁴ ou *ἄρχων Βοσπόρου καὶ Θεοδοσίας καὶ βασιλεύων Σινδῶν, Τορετέων, Δανδαρέων, Ψησῶν* ⁵. C'est lui qui transforma son nom en Théodosia, d'après le nom de sa sœur ou femme ⁶, l'ancien nom étant, paraît-il *Θεοδέα* ou *Θουδέα*, qui n'est, semble-t-il, qu'une transcription grecque d'un nom indigène ⁷. Le même Leucon profitant de la situation favorable de Théodosie, en dehors de la mer prise en hiver par les glaces, la transforma en centre de son énorme commerce. Son port pouvait abriter plus de 100 vaisseaux, pendant que celui de Panticapée n'en contenait que 30 seulement. C'est de Théodosia que Leucon envoya une fois aux Athéniens 2,100,000 médimnes de blé ⁸.

Aucune source ancienne n'atteste formellement que les deux fils de Leucon I aient alors pris part aux batailles qui jetèrent cette grande et riche colonie de Milet aux pieds de Leucon. Seule la phrase

¹ Anon. Peripl. P.E. 77. — Ps. Arrian. P.P.E. 19. — Strabo VII, 309, 4; 310-311.

² Harpocration s. v. — Ulpianus, *Schol. at Demosth. c. Lept.* 467, 9.

³ Polyain V. 23; 44, 1; VI, 9, 3. — Minns l. c. 555 et s.

⁴ Minns l. c. p. 651, N° 26.

⁵ Minns l. c. N° 27.

⁶ Schol. Demosth. XX, 467, 9.

⁷ Minns l. c.

⁸ Strabo l. c. — Demosth. c. Lept. l. c. — Minns l. c. p. 556.

de Polyainos, VI, 22: Θεοδοσίας πολιορκουμένης ὑπὸ τῶν πλησίων τυράννων, qui peut se rapporter à une famille entière de tyrans, peut faire allusion aussi à nos deux jeunes héros, dont l'âge, sur notre vase, indique que ces batailles eurent lieu presque une trentaine d'années avant qu'ils ne succédassent à leur père, quand — ainsi que le prouve la stèle du Pirée — ils avaient déjà passé la cinquantaine. Le lion étant, en général le symbole par excellence de Milet et de toutes ses nombreuses colonies¹, dont faisait partie la Kardia de la Chersonèse de Thrace, grande ennemie d'Athènes, on comprend aisément pourquoi le ciseleur athénien de notre vase choisit ce fauve pour représenter Théodosia, la colonie milésienne, et pour rappeler par la lance brisée son opiniâtre résistance. Plus tard, un autre artiste indigène, celui qui grava les monnaies frappées par Théodosia au III^e siècle av. J. C.², lui donna pour emblème le type du taureau cornupète c'est-à-dire se défendant de ses cornes (κρυόπτων) et se précipitant avec fureur (θούριος) sur l'ennemi. Ce nouvel emblème est, on le voit, tout à fait identique, quant au sens, à celui du lion brisant le javelot de l'ennemi.

Du reste, la même idée est exprimée déjà par les types monétaires de Panticapée de la même époque, qui mettent aussi le javelot ennemi soit entre les dents du lion cornu (pl. IV, 1 - 3)³, symbole de cette ville, soit entre les dents d'un lion ordinaire (pl. IV, 4)⁴, comme celui de Théodosia et de Kardia.

Nous possédons pour Panticapée des preuves attestant, aussi clairement que pour Théodosia, qu'il y eut, sous Leucon I, une lutte entre lui et les habitants de Panticapée.

Cette ville grecque, bâtie vers le VII^e siècle par les milésiens⁵, était située au milieu du détroit (πόρος), qui mène du Pont Euxin à la mer d'Azow (Maiotis) dont les bords étaient, grâce à leur fertilité, le plus grand grenier des peuples helléniques de la Méditerranée. Par sa situation, la ville de Panticapée portait aussi le nom de *Bosporos*. Bâtie sur un territoire offert, selon le mythe, par un des rois indigènes⁶, qui

¹ Head, *Hist. Num.* p. 584 et s.

² Minns p. 555 et pl. IX, N^o 4 - 7.

³ Minns pl. V, 7 - 8.

⁴ Minns pl. V, 13. — Head *Hist. Num.* 2^e ed. p. 275. — Berlin. *Katal.* pl. I, 7.

⁵ Ammian. Marcell. XXII, 8, 26.

⁶ Et de Byz. s. v. Παντικαπαιον.

voyaient toujours avec bienveillance s'installer chez eux ces fameux commerçants grecs qui exportaient presque tous les blés de ce riche pays, elle devint plus tard, probablement sous les Spartocides, d'un commun accord entre ses habitants et les rois indigènes, la capitale de leur royaume. Ces rois, en donnant à la ville de Panticapée leur forte protection, s'y installèrent pour gouverner de là leurs peuples barbares et leurs villes grecques, tout en laissant à celles-ci toute espèce de liberté civique, et tout en ménageant leurs susceptibilités, sans pourtant leur permettre non plus une réelle liberté¹. Pour les villes grecques, ces rois n'étaient, dans la langue officielle, que des *archontes* (ἄρχοντες) de leurs républiques. Leur royauté (βασιλεία) ne s'étendait qu'aux peuples scythes, qu'ils gouvernaient, et qu'aux autres peuples barbares qu'ils conquièrent depuis.

Ainsi que l'indique notre vase cette bonne entente se gâta sous Leucon I, dont les deux fils luttent contre la lionne cornue, qui est l'emblème de Panticapée. Et, en vérité ce fait est sûrement temoigné par le fort peu de notes historiques anciennes que nous avons sur les rois du Bosphore. Ainsi, déjà sous Satyros I, le père de Leucon I, nous savons que les habitants de Panticapée n'étaient pas contents, et que sous le règne de Leucon I il était question d'exils et de complots². De même, nous savons par Polyainos (VI, 9, 2) qu'il y eut à Panticapée une révolution contre Leucon I, probablement pendant la guerre que celui-ci fit contre Théodosia et Héraklée la Pontique. Beaucoup d'amis de Leucon et de sujets de son État (φίλοι καὶ πολῖται συνομοσάμενοι πολλοί)—qui ne pouvaient être que les citoyens de Panticapée, sa capitale—se révoltèrent contre lui. C'est alors que Leucon intéressa, très ingénieusement, à sa cause tous les grandes marchands étrangers (τοὺς ἐμπόρους), surtout Athéniens, qui étaient chez lui. Aidé également par les plus fidèles de son entourage (μετὰ τῶν περὶ αὐτὸν πιστοτάτων), et naturellement avant tout par ses deux jeunes fils Spartacos et Pairisadès, il captura et tua les révoltés qui l'avaient attaqué, ce qui lui permit d'établir solidement son pouvoír (τοὺς κοινονοῦντας τῆς ἐπιθέσεως συλλαβὼν ἀπέκτεινε, τὴν ἀρχὴν ἀσφαλῶς καταστησάμενος).

¹ Minns, l. c. p. 563.

² Minns. p. 573.

Une lutte entre les rois Spartocides et les citoyens de Panticapée au temps de la jeunesse de Spartacos II et Pairisadès I, est donc certainement attestée. Mais pourquoi, dans ce cas, la ville de Panticapée est-elle figurée sur notre vase par une lionne cornue et non par le lion cornu de ses beaux statères? C'est, je crois, parceque le ciseleur athénien, sachant fort bien que le liou était l'emblème commun de toutes les colonies milésiennes, a voulu exprimer l'idée que les anciens se faisaient de la ville de Panticapée, disant qu'elle était la μητρόπολις ou «*mater*» de toutes les autres villes milésiennes du Bosphore¹, villes représentées, comme Théodosia, par de simples jeunes lions. Les cornes se rapportent sans doute à l'origine divine de ce lion et lionne de Milet, symbole qui paraît être d'origine lydienne car nous le retrouvons à Sardes².

Complètement en dehors de l'action des deux scènes de notre vase restent: 1° les deux lions-frères du centre de la frise entière (au-dessous de l'une des anses du vase: Pl. II - III^B N° 5 - 6); 2° les deux énormes chiens, ou chacals, qui ferment les scènes en formant, de plus, les deux bouts de la frise (au-dessous de l'autre anse du vase pl. II - III, fig. 1 et 10); 3° les béliers dont les têtes ornent les anses mêmes du vase.

La routine archéologique dira, comme toujours, que ces animaux, mêlés aux scènes de la frise, sont de simples *ornements* ou *Fullfiguren* sans aucune signification. Moi, je dis que mon ancêtre, l'artiste athénien, qui cisela ce vase destiné à être offert aux deux rois frères Spartocides en question, multiplia sur ce vase les *emblèmes* de ces rois soit: 1° les emblèmes de leur *royauté commune* (deux jeunes lions-frères se frottant et s'assistant amicalement); 2° les emblèmes de leur *fidélité réciproque* (deux chiens se regardant); 3° les emblèmes de leur *ἀρχή* sur les villes grecques du Bosphore (têtes de deux béliers ταξίαρχοι τῶν προβάτων: Théophyl. ep. 2). Comme, de plus, ces deux dernières têtes de béliers paraissent être copiées sur le type de la fameuse monnaie

¹ Ammianus Marcellinus XXII, 8, 26: Quorum post terga Cimmerici agitant incolae Bospori ubi Milesiae sunt civitates, velut *mater* omnium Panticapaeum, quam perstringit Hypanis fluvius geminis aquis et externis. — St. Byz. s. v. Νύμφαιον πόλις Ταυρικῆ μεταξύ Παντικαπαίου μητροπόλεως καὶ Θεοδοσίας.

² Head, l. c.

de Delphes avec l'inscription ΔΑΛΦΙΚΟΝ (pl. IV N° 18-19)¹, il se peut qu'elles indiquent aussi une relation quelconque entre Delphes et les deux ἀδελφοὶ βασιλεῖς Spartocos et Pairisadès, auxquels était destiné le vase, et dont nous savons même que le second, Pairisadès, était déclaré dieu², probablement non sans que l'oracle de Delphes s'en fût mêlé.

C. LE GORYTE D'ARGENT.

Les mêmes princes frères Spartocos II et Pairisadès I contre les Sindes et les Maiotes (vers 375 av. J. C.).

Il faut expliquer exactement de la même manière, les scènes du goryte royal dont voici d'abord la description par M^{me} Polovtsoff (p. 24):

«Le goryte a près de 47 cm. dans sa partie la plus longue et près



Fig. 6.

de 22 cm. de largeur (la restauration de cet objet n'étant pas encore achevée, ces mesures ne sont qu'approximatives). Le milieu du goryte est occupé par une scène de combat; sur aucun autre objet en métal, les Scythes ne sont représentés à une si grande échelle (Polovtsoff, l. c. pl. X; ici fig. 6 pl. II-III, A). A gauche, on voit un jeune guerrier, nu jusqu'à la ceinture, attaquant un cavalier. Au bras gauche, il a son

¹ Head - Svoronos, Ἱστορία τῶν Νομισμάτων pl. ΚΒ. 12. — Svoronos, Νομισματικὴ τῶν Δελφῶν: Β.С.Н. vol. XX, pag. 23 pl. XXV, 34.

² Strabo VII, 310: ἐκαλοῦντο δὲ τύραννοι, καίπερ οἱ πλείους ἐπιεικεῖς γεγονότες ἀρξάμενοι ἀπὸ Παιρισάδου καὶ Λεύκονος, Παιρισάδης δὲ καὶ θεὸς νενομίσται.

bouclier; dans la main droite, une hache scythe (*sagaris*); à sa ceinture est suspendu un arc. Le cavalier, tout en retenant sa monture, s'apprête à lancer son javelot qu'il tient dans la main droite, levée au-dessus de sa tête. Le second groupe est composé d'un jeune fantassin qui, ayant saisi son adversaire par les cheveux, l'arrache de sa selle. Le cheval est représenté tombant la tête en avant; le cavalier fait de vains efforts pour délivrer sa chevelure et, de sa main droite tire son glaive du fourreau. Derrière son dos, on voit un bouclier rond. Le cinquième guerrier n'est représenté que jusqu'à la ceinture; il tient un glaive dans la main droite, mais il est en dehors du second groupe. *Ces guerriers offrent deux types différents très prononcés : les jeunes fantassins, à l'exception d'un seul (appartenant au groupe ennemie), ont de belles figures nobles ; les cavaliers (et le troisième fantassin) ont des visages larges et barbus, des nez retroussés. S'ils n'étaient tous habillés de vêtements scythes, on serait porté à croire qu'on est en présence de deux nationalités distinctes.* Un détail de l'habillement est également intéressant à remarquer : les pantalons ne sont pas attachés à la cheville par une courroie, comme sur les autres monuments décorés de figures scythes; ici, la courroie entoure le pied. Au-dessus de cette scène de combat, on voit un lion et un griffon dévorer un cerf; le bas est orné de barres parallèles. Sur la plaque supérieure il y a deux lions ailés et cornus. Le fond du carquois était aussi recouvert d'un revêtement en argent, décoré d'un joli dessin».

En examinant de près cette magnifique représentation, qui nous rappelle vivement les plus beaux modèles de l'art attique, p. ex. la frise de Phigalie, j'y vois les mêmes deux jeunes frères, princes de Bosphore, que sur le vase d'argent précédent. Seulement, ici, ils se battent victorieusement contre un peuple de cavaliers et fantasins barbares, qui ne sont pas certainement de la même race qu'eux, ainsi que le prouve la grande différence de leur types. On dirait des héros lapithes de la Scythie contre des Centaures scythes! L'identité du costume scythe *n'impose* pas — ainsi que paraît le croire Madame Polovtsoff, — l'identité de la race. Elle prouve seulement qu'il s'agit des deux nations très voisines, habillées toutes les deux selon la mode et les exigences du même climat. Or, dans l'histoire de Leucon I, au temps de la jeunesse de ses deux fils Spartocos et Pairisadès, que je

vois dans la présente scène de notre goryte, je trouve une autre guerre qui explique à merveille tous les détails opposés figurés sur cette scène du goryte!

Leucon I, après avoir soumis la Théodosia de la Crimée s'occupait d'étendre ses Etats jusque sur l'autre côté du Bosphore, qui appartenait aux Sindes, peuple non scythie, bien que séparé de l'Etat scythique des rois du Bosphore par le détroit du Bosphore seulement. Ces Sindes occupaient la péninsule de Taman, qui se trouve en face de la Chersonèse scythique, et faisaient partie du peuple *asiatique* des Maiotes ou Maïtes, qui occupaient toute la côte orientale de la mer Maiotis jusqu'au fleuve Tanaïs.

Déjà Satyros I, le prédécesseur de Leucon I, s'était mêlé aux affaires des Sindes et était entré dans leur pays feignant de s'allier avec eux. Il prit pour prétexte la réinstallation au pouvoir d'Hékatée, le roi exilé des Sindes. Il lui fit alors épouser sa fille en lui imposant en même temps de tuer sa première femme Tirgatao, une princesse de nationalité maiotienne, dont les Sindes faisaient partie. Tirgatao, enfermée dans une forteresse par Hékatée, qui n'avait pas osé la tuer, réussit à s'échapper et s'enfuit chez les Ixomates, où étaient les palais de ses parents. Elle y trouva mort le roi son père et épousa son successeur, qu'elle poussa à déclarer la guerre contre les alliés Hékatée et Satyros, qui bientôt se virent si pressés par les Ixomates et leurs alliés qu'ils demandèrent la paix, en donnant comme otage Métrodore, un des fils de Satyros. Tirgatao accepta; mais les Sindes et les Bosphorans ne gardèrent pas leurs serments de paix et s'efforcèrent d'assassiner Tirgatao. Le complot fut découvert à temps et Tirgatao recommença la guerre. Elle tua d'abord l'otage, fils de Satyros, puis dévasta tellement le pays des Sindes et des Bosphorans que Satyros en mourut de tristesse. Son fils, Gorgippos, vint alors trouver Tirgatao et lui offrit de si magnifiques présents qu'il réussit à obtenir la paix ¹.

Le fait que Satyros fut enterré dans un tumulus du pays des Sindes, près de la ville Patraeus ², ainsi que le fait que la plus importante ville de l'Etat des Sindes s'appelaient Gorgippia, du nom du fils de

¹ Polyainé VIII, 55.

² Strabo, XI, 194, 7. — Minus l. c. p. 573 et s.

Satyros¹, prouvent que, déjà pendant cette guerre, les rois du Bosphore s'installèrent en maîtres dans une partie du pays des Sindes: c'est alors que Satyros put offrir aux Athéniens la ville de Κῆποι dans ce pays, en échange de leur ville de Nymphaion, située sur la côte européenne du Bosphore scythique².

Mais c'est Leucon I, qui conquiert vraiment le royaume des Sindes; car il fut le premier qui porta sur les inscriptions d'abord le titre ἄρχων Βοσπόρου καὶ Θεοδοσίας et ensuite ἄρχων Βοσπόρου καὶ Θεοδοσίας καὶ βασιλεύων Σινδῶν, Τοριτέων, Δανδαρέων, Ψησῶν³. Il doit donc y avoir eu, au temps de Leucon I, une grande guerre pour la conquête du royaume des Sindes et des autres Maitiens⁴. Cette guerre doit être celle dans laquelle nous voyons, sur notre goryte, les jeunes fils de Leucon se battre victorieusement contre trois chefs de ces deux ou trois peuples.

Le fait que deux de ces barbares sont à cheval s'accorde avec notre explication, car les monnaies des Sindes que nous avons et qui datent du commencement du IV^e siècle av. J. C.⁵ portent constamment sur leurs revers le type de la tête d'un cheval, pour indiquer qu'il s'agit d'un peuple de cavaliers (comparez les types monétaires des Thessaliens, Béotiens, Cyrénéens, peuples aussi ἵπποτρόφοι), chose qui, du reste, ressort aussi du fait qu'ils habitaient les steppes des Cosaques du Taman d'aujourd'hui:

οἱ περὶ Λαύριον ἤδη
Σινδοὶ ἐρημαῖον πεδίον μέγα ναιετάοντες⁶.

Le détail même de leur longue chevelure est d'accord avec la mention de Σινδὸς κομήτης⁷.

La différence des costumes que les fils de Leucon portent dans les batailles rappelées par les scènes de la coupe d'argent et par celle du

¹ Strabo, XI, 495, 10: Ἔστι δὲ καὶ Γοργύπια ἐν τῇ Σινδικῇ, τὸ βασίλειον τῶν Σινδῶν, πλησίον θαλάττης. — St. Byz. s. v. Σινδικός· Γοργύπια.

² Minns l. c. p. 561 et 572.

³ Minns p. 561, appendix n° 26 et 27.

⁴ Strabo XI, 495, 11: Τῶν Μαιωτῶν δ' εἰσὶν αὐτοὶ τε οἱ Σινδοὶ καὶ Δανδάριοι καὶ Τορέται καὶ Ἄγροισι καὶ Ἀρρηγοῖσι, ἔτι δὲ Τάρπητες Ὀβιδιακηνοὶ Σιτακηνοὶ Λόσκοι, ἄλλοι πλείους.

⁵ Minns, l. c. p. 632 pl. IX, n° 25 - 26. — Head, *Hist. Num.* 2^e p. 495.

⁶ Apoll. Rhod. IV, 322.

⁷ Athen. XII, 530 F.

goryte s'explique par ce que nous raconte Polyainos (VII, 37) sur la grande variété des costumes que portaient pour chaque occasion, ces princes scythes. Enfin leur longue chevelure est confirmée par le relief du Pirée qui représente Spartocos et Pairisadès avec d'aussi longs cheveux.

Comme les animaux, qui entourent les scènes de la coupe royale que nous venons d'expliquer dans le chapitre précédent, ne sont pas de vains ornements, mais des symboles, de même je crois que les animaux qui entourent la scène historique de notre goryte sont des *symboles* qui complètent le sens de la scène centrale. Ainsi, je m'explique la grande frise qui surmonte la scène en y voyant un griffon, symbole du peuple Hyperboréen des Sindes (dont l'avvers des monnaies porte aussi pour emblème un griffon). Ce griffon a déjà attaqué et terrassé un grand cerf, qui doit représenter un élément faible appartenant aux rois de Bosphore, p. ex. leurs sujets de la côté asiatique. Au secours de ce cerf, arrive, d'un pas sûr et décidé, un grand lion, emblème de l'armée des rois du Bosphore, qui comprenait les milésiens de Panticapée, de Théodosia et d'autres villes milésiennes dont emblème était le lion.

Pendant ce temps, *deux lions cornus* — de ceux que nous avons sur les monnaies d'or frappées en ce temps à Panticapée par les rois du Bosphore, — se concertent amicalement. Ils sont, je crois, les symboles des deux jeunes princes de Panticapée, Spartocos et Pairisadès, que nous voyons, à côté, se battre ensemble contre les Sindes et Maiotes ou Ixomates.

D. LA PHIALÉ D'OR D'ANTISTHÈNES, TYRANNICIDE ATHÉNIEN.

Ainsi que Madame Polovtsoff l'a déjà remarqué, la magnifique *phialé* d'or est l'objet d'art le plus ancien que contenait la tombe royale de Solokha. Les lettres des ses inscriptions, un peu antérieures au commencement du IV^e siècle, le style et le travail des ses figures, identique à celui des belles monnaies attiques d'Akanthos, frappées entre 424 - 400 av. J. C.¹ (pl. IV N^o 12 - 13), placent avec sûreté, la fabrication de cette phialé à l'époque des deux dernières décades du V^e siècle. Comme sa facture est bien attique et que les sujets

¹ Head, *Hist. Num.* p. 205, fig. 122.

des ses représentations sont inspirés de l'art attique¹, on peut croire que cet objet vient aussi d'Athènes, comme le peigne d'or, la coupe d'argent et le goryte.

Cette supposition est confirmée complètement par l'étude des deux inscriptions de cette phialé.

La première ΕΛΕΥΘΕΡΙΑΗΗΡΜΩΝΑΝΤΙΞΘΕΝΕΙ, présente la difficulté de deux Η successifs; mais le professeur Pharmakowsky croit avec raison, que le graveur a commis une faute, bien commune, en répétant l'Η au lieu d'écrire un Ε². Aussi Pharmakowsky a-t-il transcrit le tout: Ἐλευθερία Ἡέρμων Ἀντισθένοι en le comprenant comme Ἐλευθερία Ἐρμων[ος] Ἀντισθένοι, ce qui pourtant est parfaitement impossible, vu qu'on ne peut pas accepter cette mutilation de la terminaison du second nom, quand surtout il restait tant d'espace libre³. Quant à moi, je transcris l'inscription: ἐλευθέρια Ἡέρμων Ἀντισθένοι (s. e. ἔδωκεν, ἔθυσεν ou ἀνέθηκεν) pour les raisons suivantes:

Ἐλευθέρια (τὰ) s. e. ἄγειν, θύειν signifie, dans le grec classique, les *offrandes* faites aux Dieux et les *fêtes* célébrés en leur honneur: 1° à Platées en souvenir de la bataille célèbre qui donna la liberté (ἐλευθερία) à la Grèce⁴. 2° à Syracuse en souvenir du rétablissement de la République⁵. 3° à Samos en l'honneur du dieu Eros⁶ qui,

¹ Cf. dans le Musée de l'Acropole le groupe archaïque des deux lions qui terrassent un taureau.

² Le même savant remarqua depuis (*Arch. Anzeiger* l. c. p. 275) que près du second Η, au milieu, se trouvent deux stries et restes d'une correction (bei dem zweiten Η in der Mitte stehen zwei Striche und sind Reste einer Korrektur bemerkbar).

³ Encore plus impossible est la lecture du Prof. Beneschewitsch: Ἐλευθερία ἡ Ἡρμών Ἀντισθένοι (*Arch. Anzeiger*, l. c.); ἡ Ἡρμών est inconnue et incompréhensible!

⁴ Posid. fig. 3. — Diod. XI, 29. — Paus. IX, 2, 6.

⁵ Diod. XI, 72: καταλύσαντες τὴν Θρασυβούλου τυραννίδα... ἐψηφίσαντο Διὸς μὲν Ἐλευθερίου κολοττιαῖον ἀνδριάντα κατασκευῆσαι, κατ' ἐνιαυτὸν δὲ θύειν Ἐλευθέρια καὶ ἀγῶνας ἐπιφανεῖς ποιεῖν κατὰ τὴν αὐτὴν ἡμέραν ἐν ἧ τὸν τύραννον καταλύσαντες ἐλευθέρωσαν τὴν πατρίδα.

⁶ Athen. XIII, 561 c. Ποντιανὸς δὲ Ζήωνα ἔφη τὸν Κιτιέα ὑπολαμβάνειν τὸν Ἐρωτα θεὸν εἶναι φιλίας καὶ ἐλευθερίας, ἔτι δὲ καὶ ὁμοιοῦς παρασκευαστικόν, ἄλλον δὲ οὐδενός. Διὸ καὶ ἐν τῇ Πολιτεία ἔφη τὸν Ἐρωτα θεὸν εἶναι συνεργόν ὑπάρχοντα πρὸς τὴν τῆς πόλεως σωτηρίαν. Ὅτι δὲ καὶ οἱ τούτου πρῶτον κατὰ φιλοσοφίαν σεμνόν τινα τὸν Ἐρωτα καὶ παντὸς αἰσχροῦ κχωρισμένον ἵδεσαν δῆλον ἐκ τοῦ κατὰ τὰ γυμνάσια αὐτὸν συνιδρῶσθαι Ἐρμῆ καὶ Ἡρακλεῖ, τῷ μὲν λόγου, τῷ δ' ἀλικῆς προεστῶτι ὄν ἐνωθέντων φιλία τε καὶ ὁμοιοῦς γεννᾶται, δι' ὧν ἡ καλλίστη Ἐλευθερία τοῖς ταῦτα μειοῦσι συναύξεται. Ἀθηναῖοι δὲ τοσοῦτον ἀπέσχον τοῦ συνοσιαίας τινὸς διαλαβεῖν προεστάναι τὸν Ἐρωτα ὥστε τῆς Ἀκαδημίας ἐκδήλωσεν τῇ Ἀθηναῖα καθιερωμένης αὐτοῖσι τὸν Ἐρωτα ἰδρυσάμενοι συνθύουσιν αὐτῷ... ὁ δὲ παρὰ Ἐθναίοις ἱερὸς λόγος καλούμενος συνέστηκεν ἐξ ἐραστῶν καὶ ἐρωμένων, τὴν τοῦ θεοῦ

primitivement, n'était, surtout à Athènes, que le dieu de la pure amitié, de la liberté et de la concorde qui inspirent à la jeunesse les actions nobles et libératrices, grâce auxquelles les Etats sont délivrés de l'esclavage et de la tyrannie. Exemple: Harmodios et Aristogeiton d'Athènes et, en général, Ἰερός λόγος des Thèbes.

Ainsi ἐλευθέρια Ἐρμων Ἀντισθένοι (s. e. ἔθυσεν, ἔδωκεν, ἀνέθηκεν) ne signifie rien d'autre, sinon que la donation de cette phialé d'or était faite par un Hermion à un Antisthènes comme présent pour avoir sauvé la liberté de leur patrie commune. Or, en 411 av. J. C., c'est-à-dire précisément au temps où l'on classe, d'après son style, notre coupe d'or, Phrynichos à la tête des *Quatre Cents* abolissait la démocratie, et imposait une tyrannie oligarchique à la ville d'Athènes; il s'appropriait même à faire entrer dans ses murs une garnison ennemie. Mais alors la liberté de la ville fut sauvée et restaurée grâce au dévouement d'un jeune περίπολος, (c'est-à-dire éphèbe Athénien se trouvant dans la seconde année de son service militaire), dont nous ne savons pas le nom. Il appartenait à la compagnie (λόγος) des éphèbes qui avait à sa tête un περιπόλαρχος nommé *Hermion*, lequel gardait alors la forteresse de Mounichie, citadelle de Pirée, et était d'accord avec le parti républicain des Athéniens qui tenaient garnison dans l'île de Samos.

Ce jeune éphèbe anonyme, d'accord avec son chef Hermion et assisté d'un étranger d'Argos, frappa d'un coup de poignard et tua en pleine agora le tyran Phrynichos, qui revenait de Sparte où il avait comploté pour faire entrer par trahison à l'arsenal du Pirée une garnison de Spartiates¹.

σεμνότητα ἐμφαίνων, ἀσπαζομένον θάνατον ἔνδοξον ἀντ' αἰσχροῦ καὶ ἐπονειδίστου βίου. Σάμιοι δέ, ὡς φασιν Ἐρξίας ἐν Κολοφωλιακοῖς, γυμνάσιον ἀναθέντες τῷ Ἐρωτι τὴν διὰ τοῦτον ἀγομένην ἑορτὴν Ἐλευθέρια προσηγόρευσαν δι' ὃν θεὸν καὶ Ἀθηναῖοι ἐλευθερίας ἔτυχον, καὶ οἱ Πεισιστρατίδαι ἐκπεσόντες ἐπεχείρησαν διαβάλλειν πρῶτον τὰς περὶ τὸν θεὸν τοῦτον πράξεις.

¹ Thuc. VIII, 92: ἐπειδὴ δὲ ὁ Φρύνιχος ἦκων ἐκ τῆς ἐς Λακεδαιμόνα πρῆσβείας πληγῆς ὑπ' ἀνδρὸς τῶν περιπόλων τινὸς ἐξ ἐπιβουλῆς ἐν τῇ ἀγορᾷ πληθούσῃ καὶ οὐ πολὺ ἀπὸ τοῦ βουλευτηρίου ἀπελθὼν ἀπέθανε παραρηγήμα, καὶ ὁ μὲν πατάξας διέφυγεν, ὁ δὲ ξυνεργός, Ἀργεῖος ἄνθρωπος, ληφθεὶς καὶ βασανιζόμενος ὑπὸ τῶν τετρακοσίων οὐδενὸς ὄνομα τοῦ κελεύσαντος εἶπεν οὐδὲ ἄλλο τι ἢ ὅτι εἰδείη πολλοὺς ἀνθρώπους καὶ ἐς τοῦ περιτολάρχου καὶ ἄλλοσε κατ' οἰκίας ξυνιόντας· τότε δὴ οὐδενὸς γεγενημένου ἀπ' αὐτοῦ νεωτέρου καὶ ὁ Θηραμένης ἤδη θρασύτερον καὶ Ἀριστοκράτης καὶ ὄσοι ἄλλοι τῶν τετρακοσίων αὐτῶν καὶ τῶν ἔξωθεν ἦσαν ὁμογνώμονες ἦσαν ἐπὶ τὰ πράγματα. Ensuite, quand la révolution contre les 400 éclate de la part des soldats à Pirée, συνεπελάβοντο αὐτοῖς ἅμα καὶ ἄλλοι καὶ Ἐρμων τις τῶν περιπόλων τῶν

Que ce tyrannicide anonyme ait agit en cette occurrence d'après les instructions du chef de sa compagnie, Hermon le *peripolarchos*, et d'accord avec lui, cela est attesté par plusieurs textes. D'abord Thucydide nous apprend ceci: après le coup, le tyrannicide s'échappa; l'Argien qui l'accompagnait, pris et mis à la torture pour dénoncer les conspirateurs, avoua seulement qu'il avait vu plusieurs hommes entrer dans la maison du péripolarchos (qui était alors Hermon). Ensuite, Plutarque (l. c.) nous dit formellement que le tyrannicide appartenait à la compagnie d'Hermon.

Lorsque le parti démocratique revint au pouvoir, ajoute le même auteur, et qu'il jugea cette affaire, Hermon fut, avec ses complices, couronné par la ville d'Athènes qui déclara, en même temps, traître à la patrie le tyran assassiné par eux.

Les conspirateurs, compagnons d'Hermon, n'étaient pas exactement connus; nous ignorions surtout le nom du tyrannicide. L'Argien mis à la torture refusa de le nommer soit par dévouement, soit parce qu'il ne connaissait pas lui-même son nom, grâce à une précaution d'Hermon. Il paraît que l'état politique fort troublé qui suivit l'assassinat de Phrynichos imposa aux amis du tyrannicide le silence sur le son vrai nom, pour lui épargner un châtement de la part des oligarques qui restèrent alors au pouvoir pendant quelque temps encore. Personne ne connaissait alors l'opinion de son voisin et on ne tarda pas à voir arriver au pouvoir les 30 tyrans (405 - 403 av. J. C.), derniers vestiges des 400, qui avaient gouverné avec tant de cruauté et qui n'étaient pas certainement assez favorables au tyrannicide pour que celui-ci dévoilât son nom.

Des hommes d'une conduite louche et équivoque — précisément de ceux qui entouraient les 400, — profitèrent de ce silence pour se présenter ensuite comme les tyrannicides et les libérateurs de la patrie, conduite qui leur fit intenter des procès. Mais le silence sur le nom du

Μουνυχίασι τεταγμένων ἄρχων. — Plut. *Alcib.* 25: Ἐπεὶ δὲ πραττόντων ταῦτα τῶν Ἀθηναίων ἦκε πάλιν γράμματα παρὰ τοῦ Ἀλκιβιάδου φυλάττεσθαι κελεύοντος τὸν Φρύνιχον ὡς προδιδόντα τοῖς πολεμίοις τὸν ναύσταθμον, ἠπίστησαν... Ὑστερον μέντοι τὸν Φρύνιχον ἐνὸς τῶν περιπόλων Ἐρμῶνος ἐν ἀγορᾷ πατάξαντος ἐγχειρίδιφ καὶ διαφθειραντος, οἱ Ἀθηναῖοι δίξης γενομένης τοῦ μὲν Φρύνιχου προδοσίαν κατεψηφίσαντο τεθνηκότος τὸν δ' Ἐρμῶνα καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ συστάντας ἐστεφάνωσαν.

du vrai tyranicide était si bien gardé, la vérité était si bien cachée par les intéressés que même les orateurs qui accusaient les faux tyranicides se contredisaient quand il s'agissait des noms des vrais tyranicides!

Voici ce que nous savons :

D'après Thucydide (l. c.) — contemporain des ces faits et le plus digne de foi, — *le chef de la conspiration* contre Phrynichos était *Hermion*; *celui qui frappa* le tyran était un des ces jeunes Athéniens qui appartenaient comme *περίπολοι* à la compagnie dirigée par Hermion; *le complice (συνεργός) du tyranicide* était un homme anonyme d'*Argos*.

L'orateur Lysias, dans son discours contre Agoratos, — discours prononcé, une quinzaine d'années après ces événements, contre un vil esclave, ami des aristocrates, qui, à l'époque de la tyrannie, dénonça et fit périr beaucoup de braves gens, et ensuite, sous la démocratie, se présenta et réussit à se faire passer pour le tyranicide qui tua Phrynichos — cite, comme noms des tyranicides de Phrynichos, *Thrasymboulos de Kalydon* d'Étolie et *Apollodoros de Mégare*, en ajoutant que c'est le premier qui frappa le tyran ¹. Les mêmes noms reviennent beaucoup plus tard, en 351 av. J. C., dans le discours, de Lycurgue contre Léocrate ². Mais ces deux orateurs se trouvent en pleine contradiction

¹ Lys. c. *Agoratos* 70: Λέξει δέ, ὃ ἄνδρες δικασταί, καὶ ἐξαπατήσαι ὑμᾶς πειράσεται, ὡς ἐπὶ τῶν τετρακοσίων Φρύνιχον ἀπέκτεινε, καὶ ἀντὶ τούτου φησὶν αὐτὸν Ἀθηναῖον τὸν δῆμον ποιήσασθαι, ψευδόμενος, ὃ ἄνδρες δικασταί· οὔτε γὰρ Φρύνιχον ἀπέκτεινε, οὔτε Ἀθηναῖον αὐτὸν ὁ δῆμος ἐποίησατο. Φρυνίχῳ γάρ, ὃ ἄνδρες δικασταί, κοινῇ Θρασύβουλος τε ὁ Καλυδώνιος καὶ Ἀπολλόδωρος ὁ Μεγαρεὺς ἐπεβούλευσαν, ἐπειδὴ δὲ ἐπετυχέτην αὐτῷ βαδίζοντι, ὁ μὲν Θρασύβουλος τύπτει τὸν Φρύνιχον καὶ καταβάλλει πατάξας, ὁ δὲ Ἀπολλόδωρος οὐχ ἤψατο ἀλλ' ἐν τούτῳ κραυγὴ γίνεται καὶ ὤχοντο φεύγοντες. Ἀγόρατος δὲ οὐτοσί οὔτε παρεκλήθη οὔτε παρεγένετο, οὔτε οἶδε τοῦ πράγματος οὐδέν. Ὡς δὲ ἀληθῆ λέγω, αὐτὸ ὑμῖν τὸ ψήφισμα δηλώσει.

Ψ Η Φ Ι Σ Μ Α

Ἵτι μὲν οὐκ ἀπέκτεινε Φρύνιχον, ἐξ αὐτοῦ τοῦ ψηφίσματος δῆλον· οὐδαμοῦ γάρ ἐστιν Ἀγόρατον Ἀθηναῖον εἶναι ὡσπερ Θρασύβουλον καὶ Ἀπολλόδωρον· καίτοι εἴπερ ἀπέκτεινε Φρύνιχον, εἶδει αὐτὸν ἐν τῇ αὐτῇ στήλῃ, ἵνα περ Θρασύβουλον καὶ Ἀπολλόδωρον, Ἀθηναῖον πεποιημένον... τὰ μέντοι ὀνόματα διαπράττονται σφῶν αὐτῶν, δόντες ἀργύριον τῷ ῥήτορι, προσγραφῆναι εἰς τὴν στήλην ὡς εὐεργέτας ὄντας. Καὶ ὡς ἀληθῆ λέγω τοῦτο τὸ ψήφισμα ἐλέγξει.

² c. 111 - 114: Ἐκεῖνοι γάρ, ὃ ἄνδρες, θεωρήσατε ὡς ὠργίζοντο τοῖς προδοταῖς καὶ κοινοῦς ἐχθροῦς ἐνόμιζον εἶναι τῆς πόλεως· Φρύνιχον γάρ ἀποσφαγέντος νύκτωρ παρὰ τὴν κρήνην τὴν ἐν τοῖς οἰσίοις ὑπὸ Ἀπολλοδώρου καὶ Θρασυβούλου, καὶ τούτων ληφθέντων καὶ εἰς τὸ δεσμοτήριον ἀποτεθέντων ὑπὸ τῶν τοῦ Φρυνίχου φίλων, αἰσθανόμενος ὁ δῆμος τὸ γεγονὸς τοὺς τε εἰρχθέντας ἐξῆγε καὶ βασάνων γενομένων ἀνέκρινε, καὶ ζητῶν τὸ πρᾶγμα εὔρε τὸν μὲν Φρύνιχον προδιδόντα τὴν πόλιν, τοὺς δὲ ἀποκτείναντας αὐτὸν ἀδίκως εἰρχθέντας· καὶ ψηφίζεται

d'abord avec Thucydide et ensuite entre eux mêmes. En effet : 1° tandis que, d'après Thucydide, celui qui frappa le tyran était un *περίτολος*, — qui ne peut être qu'un éphèbe *Athénien*¹ — et celui qui l'accompagnait était un homme d'Argos; selon Lysias, tous les deux étaient des étrangers, non pas d'Argos, mais bien de Kalydon d'Étolie et de Mégare de Mégaride; 2° Tandis que, selon Thucydide, le tyrannicide avait fait son coup *en plein jour*, dans l'Agora même, et avait *réussi à s'échapper* aussitôt, alors que seul l'Argien, qui l'accompagnait, avait été pris et mis à la torture, selon Lysias, tous les deux, Thrasyboule et Apollodore, avaient réussi à s'échapper. Enfin, selon Lycurgue, l'événement avait eu lieu *pendant la nuit*, et *les deux* tyrannicides avaient été pris et mis à la torture.

Il est donc évident que la vérité — qui ne peut être que conforme au témoignage de Thucydide, — ne se trouve pas dans les discours de ces orateurs.

D'après un examen minutieux de nous, il résulte qu'Hermon, le chef des *περίτολοι* qui gardaient la forteresse de Mounichie, organisa le coup en le confiant à son *περίτολος* le plus brave et le plus aimé, en lui adjoignant, comme assistant, un ou plusieurs étrangers qui avaient sa confiance. Quand la ville, reconnaissante de ce grand service, combla d'honneurs les conspirateurs, les récompenses ne furent pas les mêmes pour les Athéniens que pour les étrangers. En outre, ces récompenses furent d'autant plus difficiles à distribuer que, profitant de l'obscurité qui régnait sur cette affaire et du silence que durent garder pendant longtemps les vraies tyrannicides, plusieurs personnes s'étaient présentées comme les vrais auteurs de l'attentat. Pour déchirer le voile mysté-

ὁ δῆμος Κριτίου εἰπόντος τὸν μὲν νεκρὸν κρίνειν προδοσίας, κὰν δόξη προδότης ὢν ἐν τῇ χώρῃ τεθάρθαι, τὰ τε ὅσα αὐτοῦ ἀνορούσαι καὶ ἐξορισαι ἔξω τῆς Ἀττικῆς, ὅπως ἂν μὴ κείται ἐν τῇ χώρῃ μηδὲ τὰ ὅσα τοῦ τὴν χώραν καὶ τὴν πόλιν προδιδόντος. Ἐγρηφίσαντο δὲ καὶ ἐὰν ἀπολογῶνται τινες περὶ τοῦ τετελευτηκότος, ἐὰν ἄλλῳ ὁ τεθνηκώς, ἐνόχους εἶναι καὶ τούτους τοῖς αὐτοῖς ἐπιτιμίαις. . . . c. 115: Ἐπειτα ἐκείνοι μὲν τὰ τοῦ προδότου ὅσα ἀνορούσαντες ἐκ τῆς Ἀττικῆς ἐξώρισαν, καὶ τοὺς ἀπολογουμένους ὑπὲρ αὐτοῦ Ἀρίσταρχον καὶ Ἀλεξικλέα ἀπέκτειναν καὶ οὐδ' ἐν τῇ χώρῃ ταφῆναι ἐπέτρεψαν.

¹ Ceux qui, comme Foucart et P. Girard, ont cru que les *περιτόλαρχοι* pouvaient être chefs de *περίτολοι* qui n'étaient pas des éphèbes Athéniens, mais des mercenaires, ont été trompés précisément par ce même passage de Thucydide, mal compris, passage qui *distingue* bien entre le *περίτολος* et l'Argien. Voyez Gilbert Ἐγγχειρίδιον Ἀρχαιολογίας τοῦ Δημοσίου βίου τῶν Ἀρχαίων Ἑλλήνων, p. 391 note 1 (trad. dans la Bibliothèque Marasilis).

rieux qui entourait cette affaire, on institua des procès de vérification des faits qui déchaînèrent la persécution contre les faux tyrannicides. Hermon et les *Athéniens* qui avaient participé à cette affaire, reçurent des couronnes ¹, pendant que les *étrangers* qui trempèrent dans le complot reçurent le droit de cité, à l'exception d'un Thrasyboulos de Kalydon, qui eut, lui aussi, le front ceint d'une couronne d'or. Ainsi, le décret que nous avons au sujet de cette affaire ², — et qui ne se rapporte qu'aux étrangers en question — honore Thrasyboulos en lui décernant une couronne d'or de 1000 drachmes pour la part qu'il avait prise à cette affaire, *sans dire nullement que c'était lui le tyrannicide*. Le nom d'Hermon ou d'un autre Athénien n'est pas cité dans ce décret. On fait vaguement l'éloge de Thrasyboulos, ὡς ὄντα ἄνδρα ἀγαθὸν περὶ τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων καὶ πρόθυμον ποιεῖν ὅτι δύναται ἀγαθὸν καὶ ἀντὶ οὗ εὐπεποίηκεν τὴν βουλὴν καὶ τὸν δῆμον Ἀθηναίων sans spécifier qu'il était le tyrannicide.

Une commission dut même se réunir pour définir et apprécier exactement la part réelle que Thrasyboulos avait prise dans l'affaire du meurtre du tyran. Le fait suivant prouvera jusqu'à quel point les Athéniens étaient peu au courant de l'affaire en question. Parmi les noms des six ou sept étrangers (au nombre desquels se trouvaient Komon, Simon, Philiskos) que le peuple honorait par ce décret du droit de cité pour les mêmes services, se trouvait aussi celui d'Agoratos, le vil esclave contre lequel Lysias avait écrit le discours précité!

La phialé d'or qu'Hermon offre à Antisthènes comme ἐλευθέρια, — ces sortes de cadeaux n'étaient offerts qu'aux tyrannicides, dieux ou héros, pour les récompenser d'avoir sauvé la liberté de la patrie — nous apprend pour la première fois le vrai nom du jeune περίπολος de la compagnie des éphèbes athéniens d'Hermon.

Cette découverte est je crois d'accord avec la seconde inscription ΛΟΧΟ de la même phialé. On sait que les éphèbes athéniens étaient divisés κατὰ φυλὰς ³ et que durant la seconde année de leur service ils accomplissaient les devoirs de περίπολοι, répartis en compagnies

¹ Plut. Alcib. l. c.

² C. I. A. II

³ Γίλβεργ, l. c. p. 293, 389, 400.

(λόγοι) commandées par un περιπόλαρχος qui correspondait au λοχαγός. Ceux qui ont examiné notre inscription ΛΟΧΟ (=λόγου) disent qu'elle est un peu antérieure à l'inscription contenant la dédicace d'Hermon. Dans ce cas elle signifierait que la phialé appartenait primitivement au λόγος entier commandé par Hermon, servant alors, sans doute, à la grande série des libations que les περίπολοι offraient chaque jour aux dieux et héros du pays qu'ils gardaient¹. Quand Antisthènes, — conformément au serment des éphèbes de ne permettre à personne d'amoindrir la patrie, et d'accord avec la chanson de la jeunesse Athénienne

ἐν μύρτου κλαδί τὸ ξίφος φορήσω
ὥσπερ Ἀρμόδιος καὶ Ἀριστογείτων
ὄτε τὸν τύραννον κτανέτην
ἰσονόμους τ' Ἀθηνᾶς ἐποίησάτην —

tua le tyran et restitua l'*isonomie* à Athènes, tout le λόγος de ses camarades, fier de son action, lui dédia par la main de leur chef Hermon, qui était, paraît-il, de plus l'ami intime d'Antisthènes, cette précieuse phialé en souvenir des Ἐλευθέρια, fêtés sans doute alors par tous les περίπολοι d'Hermon.

Mais si, à l'encontre de l'opinion citée ci-dessus, l'inscription ΛΟΧΟ n'était pas antérieure à la dédicace d'Hermon, mais un peu plus récente et destinée à la compléter, on doit alors lire l'ensemble: Ἐλευθέρια Ἑρμον Ἀντισθένει λόγου (ἀνέθηκεν) et l'expliquer ainsi « Hermon le chef connu du λόγος des περίπολοι, dédia cette phialé à Antisthènes, membre de son λόγος, en récompense du grand service qu'il rendit à la liberté de la patrie ».

Pour la confection de la couronne d'or de Thrasyboulos de Kalydon, 1000 drachmes devaient être versées par les Hellénotames d'alors (CIA, II,). Sur une autre inscription (CIA, I, 188), nous retrouvons Hermon, archonte en 410 - 409, à Pylos, recevant par les mêmes Hellénotames six talents, où pourrait aussi se trouver l'argent qu'il dépensa, avec son λόγος, pour offrir, dans l'intimité du dit λόγος, la phialé d'or en question à Antisthènes, dont on évitait, pour des raisons bien compréhensibles, de parler en public, afin de lui éviter la haine des amis

¹ Gilbert, l. c.

de Phrynichos. Le nom Antisthènes est fort commun dans l'onomastique athénienne: archontes, stratèges, banquiers, épistates, Hellénotames, philosophes, orateurs, prytanes, triérarques, chorèges, etc. portent ce nom ¹.

Comme, au moment de la fabrication de cette phialé, on ne pensait pas au roi scythe de la tombe de Solokha, les figures qui l'ornent, si elles ont une signification allégorique, doivent se rapporter soit à la compagnie d'Hermon, si la phialé était ciselée exprès pour les usages rituels de cette compagnie, soit à Antisthènes, si Hermon et ses περίπολοι, avaient commandé pour lui au ciseleur cette phialé. Or, nous savons qu'à Athènes les lions étaient les emblèmes des tyrannicides depuis Léaina, la maîtresse héroïque du tyrannicide Aristogeiton (514 av. J. C.). Celle-ci, mise par Hippias à la torture pour lui faire avouer les noms des conspirateurs, avait préféré se couper la langue de ses propres dents, plutôt que de faire des aveux. C'est en souvenir de ce fait que les Athéniens avaient érigé sur l'Acropole une statue emblématique de lionne en bronze, ὑπόμνημα τοῦ διηγήματος ².

Ainsi, je crois que les trois motifs qui ornent la phialé destinée au tyrannicide Antisthènes peuvent être expliqués de la manière suivante: 1° Les deux lions attaquant un chevreuil (δειλὸν ἢ τυραννίς), dans la première bande, peuvent être l'emblème d'Harmodios et Aristogeiton tuant le tyran Hipparchos, ou même l'emblème des Alkmaionides exterminant sur l'Acropole la tyrannie de Kylon. 2° Le lion et la lionne bondissant sur le dos du chevreuil, dans la seconde bande, peuvent être l'emblème d'Harmodios ou d'Aristogeiton avec Léaina tuant Hipparchos. 3° Enfin le lion qui saute sur le dos d'un cerf, dans la troisième bande, c'est, je crois, l'emblème de notre Antisthènes tuant Phrynichos.

Je crois même que les deux grands groupes archaïques de l'Acropole d'Athènes — appartenant à la fin de l'époque des Pisistratides — qui représentent, l'un deux lions terrassant un taureau, l'autre une lionne tuant un veau ³, ne sont autres que les ὑπομνήματα, l'un d'Harmodios et

¹ Kirchner, *Prosopographia attica* N° 1184-1203.

² Polyain VIII, 45. — Paus. I, 23, 1, ἀντι δὲ τούτων, ἐπει τυραννίδος ἐπαύθησαν οἱ Πεισιστρατίδαι, χαλκῆ λέαινα Ἀθηναίους ἐστὶ ἐς μνήμην τῆς γυναικός.

³ Γ. Σωτηριάδου. Ἡ Ἀκρόπολις καὶ τὸ Μουσεῖον αὐτῆς p. 75, fig. 23 et p. 86 ets.

d'Aristogeiton, l'autre de Léaina, exterminant tous les trois la tyrannie des Pisistratides. Oh! je sais fort bien que la doctrine archéologique courante trouvera plus que hardies ces hypothèses! Mais je la laisse continuer de croire qu'on pouvait orner, à la fin du VI^e siècle, les temples de l'Acropole d'Athènes, et, pendant le IV^e siècle, une phialé *rituelle*, avec de vaines représentations de chasses d'animaux, sans aucune significations allégorique, religieuse ou historique! Les prétendus archéologues qui pensent ainsi n'ont compris et ne comprendront jamais un monument grec!

La question de savoir comment notre phialé d'Athènes pouvait passer des mains de l'éphèbe Athénien Antisthènes aux mains d'un roi Scythe nous amène à examiner le grand problème qui consiste à rechercher à quels rois appartenaient les tombes du steppe de Solokha. L'examen de ce problème formera le chapitre suivant et dernier de notre étude.

IV. SCYTHES BASILÉIENS, ARCHÉANACTIDES ET SPARTOCIDES

Dans sa fameuse description du pays des Scythes, Hérodote distingue, parmi toutes ces tribus, les Scythes Royaux (βασιλῆϊοι) et dit qu'ils surpassaient par leur nombre et leurs qualités les autres (Καλλιπίδαι = Ἕλληνες Σκύθαι, Σκύθαι ἀροτῆρες, Σκύθαι γεωργοὶ et Σκύθαι νομάδες) qu'ils regardaient comme leurs esclaves. Le célèbre historien grec place leur pays au delà du fleuve Gerros, (auj. Konka). Ce fleuve qui formait la frontière entre les Scythes Royaux et les Scythes Nomades est un affluent du Borysthènes (auj. Dnieper), dont il se détache à un endroit, appelé Gerros, situé à une distance de 40 (= 14) jours de navigation de son embouchure¹. Le Gerros se jette ensuite dans la mer près du fleuve Hypakyris (aujourd'hui Kalanckha) qui débouche dans le golfe Karcinitis à l'ouest de l'isthme de la Chersonèse de Crimée². Du côté du Midi, les Scythes Royaux s'étendaient

¹ Voyez Tomoschek dans Pauly - Wissowa, *Real-Encycl.* s. v. Borysthenes p. 737.

² Herod. IV, 53: Μέχρι μὲν νῦν Γέρρου χώρου, ἐς τὸν τεσσαράζοντα ἡμερέων πλόος ἐστὶ γινώσκεται ὄρεων (ὁ Βορυσθένης) ἀπὸ βορέεω ἀνέμου, τὸ δὲ κατωπέριθε δι' ὧν ἔχει ἀνθρώπων, οὐδεὶς ἔχει φράσαι. — IV 56: Ἐβδομος δὲ Γέρρος ποταμὸς ἀπέσχιται μὲν ἀπὸ τοῦ Βορυσθέενος

jusqu'au pays des Taures (Ταῦροι, Ταυρικὴ) qui occupaient la partie sud et montagneuse de la Crimée, péninsule qu'on appelait alors soit Ταυρικὴ d'après le nom du peuple non scythe des Taures, soit Σκυθικὴ d'après celui des Scythes Royaux, qui, au temps d'Hérodote, étaient — nous l'avons vu, — les voisins des Taures. Ils s'étendaient alors «jusqu'au fossé qu'avaient creusé les fils des esclaves aveugles», fossé qui κατατείνουσα ἐκ τῶν Ταυρικῶν ὀρέων εἰς τὴν Μαιήτιν λίμνην (Hérodote IV, 3) ne peut être située que là où le place la carte de la Scythie d'Hérodote par Minns (l. c. map V, pag. 34), c'est-à-dire sur l'isthme qui se trouve à l'Est de la ville de Théodosia, isthme de la seconde péninsule Tracheia de Crimée, sur laquelle se trouve la grande ville de Panticapée.

Sur les côtés de la mer Maiotis, les Scythes Royaux possédaient, comme port de commerce, la ville de Kremné (auj. Genichesk), mais leurs possessions s'étendaient vers l'Est jusqu'au fleuve Tanais (auj. Don), qui les séparait de la nation non Scythe des Sarmates. Ces derniers, avec les Maiotes, dont les Sindes faisaient aussi partie, possédaient, jusqu'au temps des Spartocides, les côtes orientales de la mer Maiotis, ainsi que la péninsule de Taman, séparée de la péninsule de Crimée par le détroit du Bosphore Kimmérien. Au Nord et au-dessus des Scythes Royaux se trouvaient les peuples non Scythes des Mélanchlaines.

D'après cette définition exacte du pays des Scythes Royaux par Hérodote, on voit que le pays des Gerroi (ἐν Γέροισιν), où se trouvaient les βασιλῆια et les tombes des rois Scythes Royaux (Hérodote IV 20-21 et 71), au nombre desquelles était le tumulus de *Solokha*, appartenait, au moins en partie, aux voisins des Scythes Nomades, les

κατὰ τοῦτο τῆς χώρας, ἐς ἃ γινώσκειται ὁ Βορυσθένης. Ἀπέσχισται μὲν νυν ἐκ τούτου τοῦ χώρου, οὖνομα δ' ἔχει, τὸ περ ὁ χώρος αὐτός, Γέρορος, ὅρων δ' ἐς θάλασσαν οὐρίζει τὴν τε τῶν νομάδων χώραν καὶ τὴν τῶν βασιλῆϊων Σκυθῶν, ἐκδιδοὶ δὲ ἐς τὸν Ὑπάκυριν. — IV 71 : Ταφαὶ δὲ τῶν βασιλέων ἐν Γέροισι εἰσὶ, ἐς ἃ ὁ Βορυσθένης ἐπάτι προοπλωτὸς etc. voyez p. — Herod. IV, 20-21 : Πέρον δὲ τοῦ Γέρορου ταῦτα δὴ τὰ καλεούμενα βασιλῆϊά ἐστι καὶ Σκύθαι οἱ ὄριστοι τε καὶ πλείστοι καὶ τοὺς ἄλλους νομίζοντες Σκύθας δούλους σφετέρους εἶναι κατήκουσι δὲ οὔτοι τὸ μὲν πρὸς μεσημβρίην ἐς τὴν Ταυρικὴν, τὸ δὲ πρὸς ἡῶ ἐπὶ τε τάφρον, τὴν δὴ οἱ ἐκ τῶν τυφλῶν γενόμενοι ὄρουσαν, καὶ ἐπὶ τῆς λίμνης τῆς Μαιήτιδος τὸ ἐμπόριον, τὸ καλεῖται Κρημνοί : τὰ δὲ αὐτῶν κατήκουσι ἐπὶ ποταμὸν Τάναϊν. Τὰ δὲ καθύπερθε πρὸς βορρῆν ἀνέμον τῶν βασιλῆϊων Σκυθῶν οἰκέουσι Μεγάγγλαινοι, ἄλλο ἔθνος καὶ οὐ Σκυθικόν, . . . Τάναϊν δὲ ποταμὸν, διαβάντι οὐκέτι Σκυθικὴ, ἀλλ' ἢ μὲν πρώτη τῶν λαξίων Σαυροματέων ἐστὶ κλπ.

Scythes Royaux, qui tous, dans la langue du pays, s'appelaient Σκολότοι τοῦ βασιλέως ἑπωνυμίην (Hérodote IV, 6), nom dont vient peut être *Solokha* (signifiant la tombe royale par excellence?)¹.

On voit en outre, d'après la même description d'Hérodote, que les Scythes Royaux possédaient alors toutes les côtes et contrées de la mer d'Azow, qui produisaient et produisent encore la presque totalité de l'énorme quantité de blé que les Grecs, alors comme aujourd'hui, exportaient et exportent de la Russie du Sud dans la Méditerranée. C'est dans ce pays que se trouvent Genichesk, Mélitopol, Berdiansk, Marinopol, Taganrog, Rostow, les grandes centres de l'exportation du blé. Ce blé est transporté jusqu'à Panticapée (Kertsch) sur des bateaux à fond plat (μπάρζες), à cause du peu de profondeur de la mer d'Azow, et chargé là ensuite sur des navires de haute mer.

Ainsi donc, pour exporter leur blé, les Scythes Royaux avaient besoin de deux chose indispensables; ils devaient d'abord se mettre en rapport avec des commerçants et des navigateurs grecs, puis s'assurer un libre passage dans le détroit du Bosphore de Crimée. Ce passage n'était possible que si les Scythes Royaux mêmes, où des amis fidèles, pouvaient posséder le détroit ou au moins exercer sur lui une forte surveillance. L'histoire du fossé que creusèrent les fils des esclaves aveugles des Scythes Royaux nous apprend qu'en vérité le pouvoir de ces Scythes s'étendait au VI^e siècle av. J. C., sur toute la côte occidentale du détroit.

Là, — à l'endroit le plus favorable au point de vue stratégique et commercial, — nous voyons un de leurs rois mythiques installer les colons grecs de Panticapée². Ce monarque inaugurerait ainsi la politique ingénieuse des rois Scythes, qui consistait à attirer et à protéger de toute manière l'installation des colonies commerciales grecques chez eux, surtout sur le détroit même du Bosphore, où la mer commence à avoir une grande profondeur et sur la côte de Crimée près du Pont Euxin, côte qui n'est jamais fermée par les glaces (Théodosia) et permet ainsi en tout temps l'exportation du blé.

¹ Comparez Pauly - Wissowa, *Real-Encycl.* s. v. Borystenes p. 137.

² Et. de Byz. s. v. Παντικάπαιον... ἄγκισθη δὲ παρὰ Αἰήτου παιδός, λαβόντος τὸν τόπον παρὰ Ἀγαήτου τοῦ Σκυθῶν βασιλέως καὶ καλέσαντος τὴν πόλιν ἀπὸ τοῦ παραρρέοντος ποταμοῦ Παντικάπου.

Ainsi, d'après cet exposé, on voit clairement que le royaume des Scythes Royaux d'Hérodote comprenait exactement le pays que possédaient, un peu plus tard, en l'arrondissant un peu plus, les rois *Archéanactides* et *Spartocides* du Bosphore. Aussi, étais je grandement étonné de voir que les historiens modernes ne regardaient pas ces derniers comme des princes des Scythes Royaux, mais comme des rois d'une provenance inconnue, grecque ou thrace peut-être, régnant sur les Grecs et les Scythes du Bosphore, sans nous dire au moins sur quel peuple s'appuyaient ces étrangers pour tenir si bien sous leur domination les Grecs et les Scythes, sans nous dire, non plus, ce qu'étaient devenus les rois et le peuple si grand et si fort des Scythes Royaux qui, tout de suite après Hérodote, disparaissent ainsi subitement et complètement de l'histoire du pays!

Pour moi, la solution de ce problème est la suivante:

Les premiers rois des Scythes dits Σκολότοι (=Royaux) ou Βασιλήϊοι (=Royaux), étaient de la famille des Παραλάται, qui avaient pour ancêtre le roi Kola-xais (frère cadet des Lipo-xais et Arpo-xais)¹ dont le nom signifie: *roi de l'armée royale*, car Ξάϊοι paraît être le synonyme scythique du grec Βασιλήϊοι². C'est état dura jusqu'au temps où remontent les sources d'Hérodote sur l'histoire des Scythes, sources qui ne paraissent pas aller plus loin que 480 av. J. C. Quant aux successeurs de ces rois, ce sont sans doute, je crois les Ἀρχεανακτίδαι de Diodore (XIII, 31)³, le seul auteur qui nous parle après Hérodote un peu de l'histoire de la Scythie du sud, et nous apprend que pendant 42 ans, entre 480 et 438 av. J. C., les rois du Bosphore Kimmérien appartenaient à la famille des Archéanactides (=Ulriches) auxquels succédèrent ensuite les Spartocides. Les historiens modernes, trompés par ces deux noms, et par le soin avec lequel les orateurs athéniens évitent de donner aux rois du Bosphore le nom de *Scythes*, synonyme alors de *barbare*, ont voulu faire de ces Archéanactides et Spartocides des familles grecques et thraces, sans nous dire sur qui

¹ Hérod. IV, 5-6.

² Tomoschek: Paulŷ-Wissowa, *Real-Encycl.* s. v. Βασιλήϊοι.

³ XII, 31: Κατὰ δὲ τὴν Ἀσίαν οἱ τοῦ Κιμμερίου Βοσπόρου βασιλεύσαντες, ὀνομασθέντες δὲ Ἀρχεανακτίδαι, ἤρξαν ἔτη δύο πρὸς τοῖς τετραράκοντα· διεδέξατο δὲ τὴν ἀρχὴν Σπάρτακος, καὶ ἤρξεν ἔτη ἑπτὰ.

pouvaient s'appuyé ces rois étrangers pour s'imposer sur le territoire du peuple si fort et si fier des Scythes Royaux! Pour moi, le nom d'Archéanactides n'est qu'un synonyme des Σκολότοι, Βασιλήϊοι, Εάϊοι, d'une autre famille royale des Scythes Royaux, famille ayant succédé à celle des *Paralatae*. Ce dernier nom, reste encore au princes tartares du pays, dits aujourd'hui *Barlats* ou *Berlats*¹, et signifie la même chose que le grec Ἀρχεανακτίδαι.

Archéanactides et Spartocides par leur commerce continuuel avec les Hellènes, dont ils se servaient pour faire valoir leurs richesses, s'étaient presque complètement hellénisés et avaient pour politique constante de soutenir de toute manière les colonies grecques qu'ils attiraient dans leur pays, tout en gardant la suprématie politique de leurs républiques, comme ἄρχοντες, rarement comme τύραννοι. Qu'ils fussent cependant en réalité les rois des Scythes Royaux eux mêmes, cela se reconnaît facilement non seulement par les pays qu'ils possédaient, mais aussi par leurs usages² et par les peuples contre lesquels ils combattaient, peuples qui n'étaient jamais des Scythes Royaux, mais des nations étrangères, notamment les voisins connus des Scythes Royaux (p. ex. les Sindes, Maiotes, Sauromates, tous peuples non scythes etc)³.

Les meilleurs de tous les amis de ces rois des Scythes Royaux, rois que nous connaissons sous les noms d'Archéanactides et de Spartocides, étaient les Athéniens. Déjà les Archéanactides avaient recherché et obtenu l'amitié des Athéniens⁴; ceux-ci, en effet, sous Aristides⁵ et Périclès (en 444 av. J. C.), avaient déployé dans le Pont, sous les yeux de ces rois, leur puissante et splendide flotte⁶, qui leur assu-

¹ Mém. de l'Acad. des Ins. XXI, p. 108.

² Ainsi le roi Spartocide Satyros, fils de Pairisadès, range comme Scythe son armée: καθάπερ ἐστὶ Σκύθαις νόμιμον; de plus il avait avec lui comme *mercenaires* des Grecs, des Thraces et, comme *alliés*, des *Scythes*, sans doute de ceux qui étaient voisins des Scythes Royaux (Diod. XX, 22).

³ La seule exception (Demosth. XXXIV, 8) où nous voyons le roi Spartocide Pairisadès, fils de Leucon, mener une guerre πρὸς τὸν Σκύθην, est probablement à corriger πρὸς τὸν Σκύλην, pour y voir un descendant du roi homonyme des Borysthéniens, voisins des Scythes Royaux, cité par Hérodote (IV, 76-100), soit un des rois des autres Scythes voisins et ennemis des Scythes Royaux.

⁴ Duncker: *S. Ber. Akad. Berl.* 1885 p. 533.

⁵ Plut. *Arist.* 26.

⁶ Plut. *Pericl.* 20: εἰς τὸν Πόντον εἰσπλευσας στόλῳ μεγάλῳ κλπ.

rait la maîtrise de la mer. C'est sans doute alors que les Athéniens reçurent d'un des rois Archéandrides la permission de fonder sur la côte européenne du Bosphore, au sud du Panticapée, leur port de commerce Nymphaion, πόλις εὐλίμενος et φρούριον, qu'il gardèrent jusqu'après 405 av. J. C. quand, après le désastre d'Aigos Potamoi, ils perdirent la suprématie sur mer. C'est alors, sans doute, que pour être agréables aux Spartocides, qui voulaient rester seuls maîtres sur la côte européenne du Bosphore, ils acceptèrent d'échanger la possession de cette ville contre celle d'une autre, Κῆποι, située sur la côte asiatique du même Bosphore ¹.

Depuis Satyros I (433-398 av. J. C.), les Athéniens étaient, dans le royaume Scythe du Bosphore, les plus favorisés de tous les étrangers; leurs navires avaient le droit de priorité pour le chargement du blé, (πρώτους γεμίζεσθαι τοὺς ὡς ὑμᾶς πλέοντας), privilège très important en cas de disette; ils exportaient en outre du blé pour Athènes, sans payer les lourds impôts dont étaient grevés les autres Hellènes ². L'énorme quantité de blé qu'Athènes recevait alors chaque année du Bosphore montait à 400,000 médimnes ³.

Mais ce fut sous Leucon I (389-348 av. J. C.) et sous ses fils Spartokos II et Pairisadès I, qui régnèrent ensemble en 349/8-344/3, que les relations amicales entre Athènes et les rois du Bosphore atteignirent leur apogée. Leucon, dans un temps de disette, envoya à Athènes non seulement le blé dont la ville avait besoin pour elle-même, mais aussi une plus grande quantité que les Athéniens vendaient et dont la vente leur rapportait 15 talents ⁴. Dans une autre occasion, le même roi envoya de la ville de Théodosia à Athènes 2,100,000 médimnes de céréales ⁵.

Les fils de Leucon continuèrent la même politique amicale envers Athènes, qui, en reconnaissance de leurs bienfaits, leur accorda en retour tous les privilèges commerciaux possibles, ainsi que la permission d'enrôler des matelots. Enfin elle leur decerna de grands honneurs,

¹ Harpok. s. v. Νύμφαιον. — Aesch. III, 171 et les Scholies. — Minns, l. c. p. 561.

² Isocr. XVII, 57. — Demosth. XX, 31; XXXIV, 36.

³ Demosth. XX, 32.

⁴ Demosth. XX, 33.

⁵ Strabo VII, 311.

tels que la couronne d'or pendant les fêtes des Panathénées, honneur très recherché par les rois étrangers, alors qu'Athènes était encore le centre de l'Hellénisme.

Nous possédons encore intégralement le décret de l'année 347/346 av. J. C.¹ par lequel le peuple d'Athènes honore les rois Spartokos II et Pairisadès I, fils du roi Leucon : ὅτι εἰσὶν ἄνδρες ἀγαθοὶ καὶ ἐπαγγέλονται τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων ἐπιμελήσεσθαι τῆς ἐκπομπῆς τοῦ σίτου καθάπερ ὁ πατὴρ αὐτῶν ἐπεμελεῖτο. Et comme ces rois avaient fait à la ville d'Athènes les mêmes donations que leurs prédécesseurs Satyros I et Leucon I, les Athéniens décidèrent de continuer, eux aussi, à accorder à Spartokos et Pairisadès les mêmes privilèges qu'à Satyros et Leucon. Ils se déterminèrent, en outre, à couronner chacun d'eux pendant la fête des Panathénées d'une couronne d'or d'une valeur de 1000 drachmes, qu'ils déposèrent ensuite, conformément au désir de ces rois, dans le temple d'Athéna Polias de l'Acropole, avec une dédicace commémorative de l'honneur que ces rois avaient reçu de la ville d'Athènes.

Le même décret nous apprend qu'Athènes devait de l'argent aux fils de Leucon et qu'une commission devait se réunir pour trouver les moyens de payer enfin cette dette, réclamée déjà plusieurs fois par les rois du Bosphore (περὶ δὲ τῶν χρημάτων τῶν ὀφειλομένων τοῖς παισὶ τοῖς Λεύκωνος ὅπως ἂν ἀπολάβωσιν, χρηματίσαι τοὺς προέδρους οἱ ἂν λάχωσι προεδρεύειν ἐν τῇ ὀγδόῃ ἐπὶ δέκα πρότον μετὰ τὰ ἱερά, ὅπως ἂν ἀπολαβόντες τὰ χρήματα μὴ ἐγκαλῶσι τῷ δήμῳ τῷ Ἀθηναίων). Aussi, je ne crois pas me tromper en affirmant que le peuple d'Athènes acquitta sa dette envers les fils du roi Leucon en leur offrant, entre autres, les objets d'art si précieux et de fabrication athénienne trouvés dans la tombe de Pairisadès. Parmi ces objets, le peigne d'or rappelait, par la figure de Miltiadès, la vieille amitié entre Athènes et les rois Scythes, et les figures du goryte et de la coupe d'argent glorifiaient les exploits militaires du temps de la jeunesse de ces deux rois spartocides. Quant à la coupe d'or d'Hermon, je crois qu'Antisthènes l'avait déposée après l'avoir reçue d'Hermon, dans un des temples d'Athènes, d'où les Athéniens l'avaient prise pour l'ajouter aux objets d'art qui

¹ Minns l. c. Appendi N° 28. — Svoronos, *Athener Nationalmuseum*, p. 590 — 592 pl. CIV.

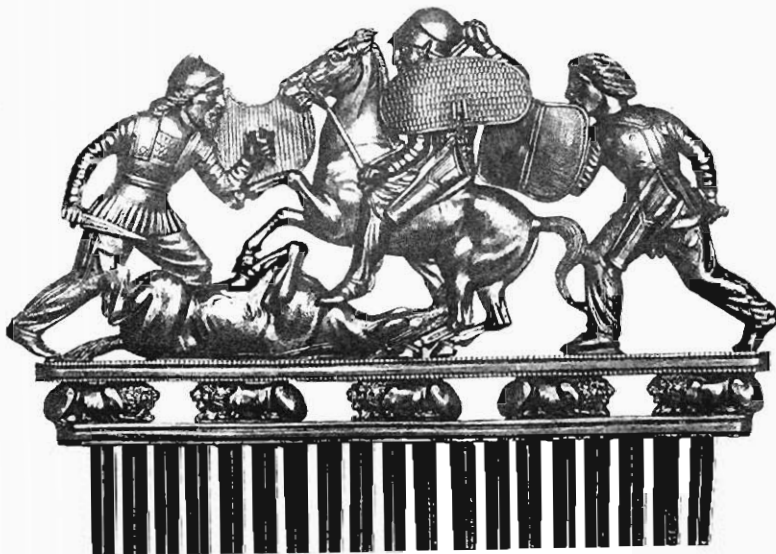
devaient payer l'énorme somme d'argent due aux fils de Leucon. C'est alors qu'on doit avoir effacé presque complètement l'inscription de la dédicace à Antisthènes. Ainsi, quand, plus tard, le roi Scythe Saïtapharnès exigea de la ville d'Olbia τὰ δῶρα τῆς παραόδου, la ville n'ayant pas d'argent disponible, ses archontes mirent la main sur les phiales sacrées (ιερά ποτήρια) de la ville qui valaient 100 statères d'or¹. Si cette explication est juste, comme j'en suis persuadé, l'autre inscription ΛΥΚΟ (Λύκου) qui marque le ποτήριον d'argent trouvé dans la même tombe (pag.), doit alors être pris non pour la marque d'un roi Scythe, Lycos (voyez pag. 9), qui n'appartient pas à ce temps et de plus qui n'est pas un Spartocide, mais bien comme le nom du héros homonyme athénien bien connu comme protecteur des tribunaux d'Athènes² et dans l'hieron du quel (Λύκειον;) cette coupe d'argent devait être déposée jusqu'au temps où les Athéniens, pressés de solder leur dette envers les fils de Leucon, la prirent aussi pour l'ajouter aux objets d'art qui devaient acquitter cette dette criarde.

Athènes 1 Janvier 1915 | Ile de Spetsac, 1 Juillet 1915

JEAN N. SVORONOS

¹ Ins. P. E. I. 16. — Minns l. c. Appendix N° 7.

² Roscher, Myth. Lex. s. v. Lykos N° 7 (pag. 2187).



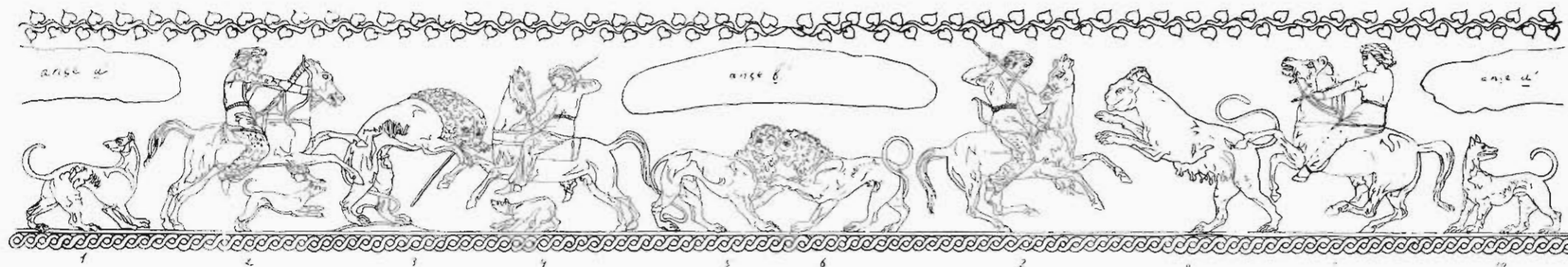
TRÉSOR DE LA TOMBE ROYALE DE SOLOKHA.
LE PEIGNE D'OR

Miltiadès, fils de Kimon, dynaste de la Chersonèse de Thrace.



A. — LE GORYTE D'ARGENT

Les princes Spartocos II et Pairisadès I (349-343 av. J. C.) contre les Sines et les Maiotes.



B. — LE VASE D'ARGENT ORNÉ DES RELIEFS DORÉS

Les princes Spartocos II et Pairisades I (349-343 av. J. C.) contre Panticapée (fig. 7-9) et Theodosie (fig. 2-4).

TRÉSOR DE LA TOMBE ROYALE DE SOLOKHA.





